

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

MARIE, SALUT DES INFIRMES. — Lectures
et Prières pour chaque jour du mois, à
l'usage des malades et de ceux qui les
visitent.

HEURES des Dames de Charité et de toutes
les personnes qui s'occupent des pauvres.

Ces ouvrages, approuvés par NN. SS. les
Evêques, se trouvent :

A Paris, chez PALMÉ;

A Poitiers, chez OUDIN.

SAINT-BRIEUC. — IMP. F. HILLION.

3 ~~195~~ 195
DL

MARGUERITE
LE NOBLETZ

PAR
BLANCHE DE ROSARNOUX

L'amour ne sent point sa charge ;
il ne compte point le travail.

Imit. liv. III, ch. v, v. 4.

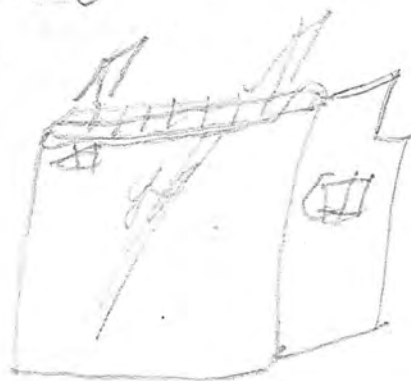
fb
982
L54

A PARIS
Chez ESNAULT et MAS, Éditeurs, rue Cassette, 23
LIBRAIRIE DE LA PROPAGATION CATHOLIQUE

1873

30 195

Quoio
No alchmefo me
Santé mieuuue



DÉDIÉ

A MA CHÈRE COUSINE DE LESGUERN

(MÈRE MARTHE DE JÉSUS)

Prieure du Carmel de Brest

D

Cher Monsieur

1	8	4
2	2	0
8	0	2
4	4	3
4	3	3

Sur

W

La vie de MARGUERITE LE NOBLETZ est un livre que personne ne lira sans fruit.

Nous approuvons et recommandons ce travail plein d'intérêt. Dieu veuille susciter dans notre temps si sombre des âmes simples et héroïques comme Marguerite Le Nobletz !

L'Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier,

† AUGUSTIN.

8 novembre 1872.

Je joins volontiers mon approbation à celle de Mgr l'Evêque de Saint-Brieuc.

Le Mans, le 26 novembre 1872.

† CHARLES,

Evêque du Mans.

Je joins aussi mon approbation à celles de Mgr l'Evêque de Saint-Brieuc et de Mgr l'Evêque du Mans.

Quimper, le 21 janvier 1873.

† D. ANSELME,

Evêque de Quimper et de Léon.

Aire, le 5 décembre 1872.

MADemoisELLE ET BIEN CHÈRE FILLE,

Je viens de suivre votre angélique Marguerite LE NOBLETZ, la sœur de notre immortel missionnaire breton, la descendante de l'un de vos aïeux maternels, depuis son berceau suspendu aux falaises de Plouguerneau, jusqu'à sa tombe creusée dans les sables de Douarnenez. Partout je l'ai suivie avec une religieuse admiration, attiré par les parfums que cette autre épouse du Bien-aimé laissait sur son passage.

Tandis que mon âme savoure encore le bon goût de piété, qui lui est venu en vous lisant, je dépose le bon petit livre sur mon bureau, pour vous féliciter, Mademoiselle, d'avoir dégagé des ombres du passé cette gracieuse figure de fille bretonne, et d'avoir comme exprimé de toute sa personne ces *émissions du Paradis* qui, après bientôt trois siècles, gardent encore toute leur suavité.

Votre livre, Mademoiselle, sera lu avec foi et amour par les châtelaines et par les bergères de notre Armorique. Marguerite Le Nobletz était née parmi les premières, et elle a consacré sa vie entière à évangéliser les autres. Sa vertu de sanctification n'est pas éteinte; nos jeunes sœurs, en lisant sa vie, se sentiront éprises d'amour pour ces rudes vertus de leurs mères, que tant de femmes oublient en France, mais dont il reste encore de beaux vestiges dans les châteaux et les chaumières de notre terre natale.

Votre mère, Mademoiselle, portait le même nom que la mère de votre Sainte. Il appartenait à un digne rejeton des Lesguern de raviver la gloire et les vertus de cette noble famille dont les traditions se perpétuent si fidèlement dans sa descendance. Soyez-en bénie de Dieu, ma chère enfant, comme vous l'êtes du vieux ami de vos parents, votre respectueux et tout dévoué serviteur.

† LOUIS-MARIE,

Evêque d'Aire et Dax.

INTRODUCTION.

C'est surtout à notre époque de sensualisme et de défaillance morale qu'il est utile et salutaire d'étudier la vie des saints. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, un grand charme à contempler ces austères et nobles figures, qui parurent un instant sur notre misérable planète pour nous montrer la voie du Ciel?

Quand nous examinons attentivement les traces des pas de nos bienheureux devanciers, n'éprouvons-nous pas comme un sentiment d'espoir et de reconfort, et nos âmes, sortant de leur léthargie, ne respirent-elles pas un parfum céleste, ne se sentent-elles pas plus attirées vers Dieu ?...

Tout ce qui nous rétrécit l'esprit, tout ce qui nous dégrade le cœur, les saints l'ont vaincu ; tout ce qui entrave notre marche, ils l'ont brisé. Étroitement unis au Verbe, lumière du monde, ils ont marché en pleine clarté, foulant aux pieds les vanités qui nous enchantent et repoussant l'illusion, parce que l'illusion la plus douce est mensonge et que Dieu est la vérité.

Comme nous, plus que nous peut-être, ces hommes ont souffert, mais leur amour

pour Jésus leur a fait savourer l'amertume du calice, et ils sont parvenus à cet héroïsme chrétien, qui fait ses délices de la souffrance. Ainsi, au lieu de rechercher les joies du monde, ils ont choisi les épines du Sauveur. Car ils se souvenaient de cette parole :

« Si quelqu'un veut venir après moi, »
 » qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa »
 » croix et qu'il me suive (1). »

« Ou souffrir, ou mourir, » disait sainte Thérèse ; et saint Jean de la Croix : « Souffrir et être méprisé pour Jésus ! »

C'est que là où se trouve le pur amour, il n'y a point de douleur, ou s'il y en a, c'est une douleur qu'on aime (2).

(1) En S. Math., chap. xxvi, verset 24.

(2) S. François de Sales.

« La force intérieure qui est en ces âmes prédestinées, allant de beaucoup au-delà de ce qu'elles peuvent exécuter, elles livrent au corps une guerre continuelle, mais en vain; elles l'accablent de travaux et de souffrances, cela n'est rien en comparaison de ce qu'elles voudraient faire ou souffrir pour le divin Époux.

» De là sont venues, sans doute, les grandes pénitences de la glorieuse Madeleine, de S. François d'Assise; de là ce zèle dévorant de tant de saints et de saintes, cette soif de gagner des âmes à Dieu (1). »

Hélas! toujours le monde a jeté sur les saints dérision et mépris: mais, que leur importait! On est si fort alors que l'on

(1) Sainte Thérèse.

compte pour rien ce pauvre monde aveugle! Enfonçant plus avant l'épine de leur couronne, le corps déchiré par le rude cilice, les épaules ensanglantées par la verge de la pénitence, ils se sont attachés vaillamment à la Croix, voulant être, comme l'apôtre, crucifiés au monde et que le monde fût crucifié pour eux.

Notre antique Bretagne, cette terre classique du dévouement, fut toujours féconde en caractères héroïques. Chaque village rappelle le souvenir d'un saint, qui eut là son ermitage, ou porte le nom d'un apôtre qui vint y enseigner l'Evangile.

Plusieurs de ces hommes vénérables n'ont encore été canonisés que par la voix du peuple reconnaissant, par exemple: le Père

Quintin, le Père Maunoir, maître Michel Le Nobletz.

Ce dernier, célèbre par ses missions et par ses miracles, vivait au dix-septième siècle et était de la famille de ma mère ; je ne pense pas qu'aucune gloire sur la terre puisse être comparée à celle d'appartenir aux saints par les liens du sang, mais je ne pense pas, non plus, qu'aucune noblesse puisse obliger autant que celle-là.

On a écrit plusieurs vies de Dom Michel Le Nobletz ; il y en a une fort ancienne du Père Vergus, jésuite ; et récemment, M. Perdrigeon, avocat, a publié un excellent ouvrage intitulé : *Vie populaire de maître Michel Le Nobletz*. Le saint missionnaire écrivait beaucoup ; il est resté de lui plusieurs écrits, des tableaux symboliques ;

mais, malheureusement, il est probable que les procès-verbaux de ses miracles ont été perdus. J'ai assisté à la sainte messe dans la petite chapelle de S. Michel, bâtie tout près de la mer, sur l'emplacement de son ancien ermitage. Ce lieu solitaire s'appelle Tremanach.

A peu de distance se trouvent les ruines du manoir de Kerodern ; la chapelle seule est encore debout ; je restai là quelques instants, plongée dans la méditation ; des larmes d'attendrissement s'échappaient de mes yeux. Il m'était donc donné de fouler ce sol sanctifié jadis par la présence du bienheureux apôtre de mon pays ! Le toit qui abrita cette noble famille était depuis longtemps tombé, mais il y avait encore des débris de murs, quelques arbres sécu-

laïres, cet étang que Michel, enfant, traversait pour se rendre la nuit à la chapelle, appelé par la voix irrésistible de la Vierge Marie.

Ce fut dans ce manoir de Kerodern que s'écoula la première jeunesse des sœurs chéries de Michel, Anne et Marguerite, mortes en odeur de sainteté.

Adonnée à la vie active, Marguerite a laissé plus de souvenirs dans le pays que sa jeune sœur Anne, pour laquelle la vie retirée et contemplative avait plus d'attrait. D'ailleurs, Marguerite ayant accompagné son frère dans la plupart de ses courses apostoliques, son histoire se trouve mêlée à celle de ce glorieux missionnaire. Je me suis plu à retracer ce que j'ai pu en recueillir.

Mademoiselle Marguerite Le Nobletz est une de ces femmes d'élite, dont la couronne est depuis longtemps tressée par la vénération populaire ; et si son image angélique n'est point encore placée sur nos autels, elle est restée gravée dans la mémoire des laboureurs bretons. On assure que le récit touchant de ses vertus et de ses bienfaits n'est point oublié pendant les veillées d'hiver, surtout dans les chaumières de Plouguerneau, de Trébabu et de Ploaré ; et, pourtant, l'ange bienfaisant qui parcourut si souvent ces contrées, ces grèves et ces bruyères, s'est, depuis longtemps, envolé au ciel !

Puisse l'étude de ce caractère héroïque nous faire rougir de notre vie molle et immortifiée, nous inspirer plus de zèle et plus de courage, et, surtout, faire com-

prendre aux femmes du monde combien la correspondance à la grâce peut triompher de la vanité et de l'amour des plaisirs !

MARGUERITE
LE NOBLETZ

I.

La famille Le Nobletz.

Naissance et éducation de Marguerite
Le Nobletz.

La famille Le Nobletz était une des familles les plus nobles et les plus anciennes de la Bretagne, et elle avait dans

tout le pays un grand renom d'honneur et de loyauté.

Hervé Le Nobletz, qu'on appelait messire de Kerodern, du nom de sa principale terre, située dans la paroisse de Plouguerneau, avait épousé Françoise de Lesguern, de l'ancienne et illustre maison de Coëtmanech.

Hervé Le Nobletz n'était pas dépourvu d'instruction ; il était un des quatre notaires publics du pays de Léon ; on sait qu'à cette époque ces charges n'étaient confiées qu'aux gentilshommes. Il eut onze enfants de son union avec Françoise de Lesguern.

Marguerite naquit en 1583, au manoir de Kerodern, et reçut cette première grâce et ce premier bonheur de devoir l'existence à des parents catholiques et remplis de foi.

Nous avons dit que le sire de Kerodern ne manquait pas d'instruction ; il voulut que ses enfants fussent élevés avec soin, et

le Père Vergus dit qu'il donnait annuellement, pour l'éducation de chacun d'eux, cent écus, ce qui était à cette époque une somme importante. Il eut cinq garçons qui firent de brillantes études et devinrent tous très-habiles en jurisprudence ; le plus jeune, Michel, qui devait plus tard être si versé dans les lois divines, partagea avec succès les études de ses frères. Il avait passé ses premières années chez son grand-père, Alain de Lesguern, respectable vieillard, qui demeurait au manoir de son nom, dans la paroisse de Saint-Fréguent, près de Lesneven. Ce fut son aumônier, Thomas Cozic, prêtre d'une rare vertu, qui donna à Michel ses premières leçons.

Hervé Le Nobletz ne négligea pas non plus l'éducation de ses filles, car il était exempt de ce préjugé qui veut encore, dans beaucoup de provinces, et en dépit des justes réclamations d'une voix éloquente et

autorisée (1), que les femmes soient laissées dans l'ignorance.

Françoise de Lesguern seconda si bien son mari, que les demoiselles Le Nobletz devinrent des femmes essentielles, non-seulement en ce qui regarde les soins de l'intérieur et les travaux de leur sexe, mais sous le rapport de l'instruction et de ces talents qui charment la vie.

La fille aînée épousa le sire de Mathezou de Kerpéoch, au Bourblanc ; la seconde, le sire de Penancoat de Quillimadec, en Ploudaniel ; une troisième, le sire de Belaire, en Brelez (2). Une petite fille mourut au berceau, et Marguerite et Anne, qui devaient parvenir à une si héroïque vertu, ne se marièrent pas.

Douée d'un cœur excellent, la châtelaine

(1) M^{re} Dupanloup. *Lettre sur l'éducation des femmes.*

(2) Son frère Michel l'affectionnait beaucoup, mais pas autant que la bonne Marguerite.

de Kerodern se plut à diriger les premiers pas de ses enfants vers les chaumières des pauvres ; et bien que son mari fût accusé de trop d'attache aux biens de la terre, il n'en est pas moins vrai qu'il distribuait en aumônes une grande partie de ses revenus, et que comme beaucoup de ces vieux nobles tant calomniés par la Révolution, un couvert de plus était toujours mis à sa table pour le pauvre voyageur ; l'un des mets lui était réservé, et si aucun pèlerin n'était venu ce jour-là frapper à la porte hospitalière du manoir, madame de Kerodern, aussitôt après le repas, allait, accompagnée de ses filles, apporter la part du pauvre à quelque malade ou à quelque infirme des environs. Ces charitables visites étaient pour Marguerite, encore enfant, la plus enviée des récompenses, car elle aimait toujours les pauvres, et la première leçon qu'elle reçut fut une leçon de charité.

Comment le Dieu des pauvres, le doux Jésus, n'eût-il pas béni cette bienfaitante et nombreuse famille? Aussi il y voulut choisir ses prédestinés.

II.

Vanité de Marguerite.

Retour de Michel au manoir.

Marguerite Le Nobletz ne comprit pas d'abord le bonheur d'être dévouée à Dieu. C'était une belle jeune fille; l'expression de son visage annonçait la douceur, la sensibilité; ses beaux yeux bleus rayonnaient d'intelligence. Vive, enjouée, spirituelle, elle plut au monde et le monde la charma.

Dans sa fierté maternelle, madame de Kerodern se plaisait à la conduire, soit aux fêtes que donnaient les châtelaines du pays, soit à la ville pour profiter des plaisirs du carnaval. La belle Marguerite fut loin d'être

insensible à l'impression qu'elle produisit et aux hommages qui lui furent adressés ; le désir de plaire, la joie d'y avoir réussi, occupaient souvent sa vive imagination, et qui sait si, comme sainte Thérèse, le désir d'aimer et d'être aimée ne séduisait pas son tendre cœur ? Hélas ! que de belles et fraîches années sont souvent gaspillées au service du monde et au profit des vaines illusions ! Ah ! pourquoi ne sont-elles pas toujours offertes à Dieu, ces premières fleurs de la vie !...

Cependant mademoiselle Le Nobletz avait l'esprit trop élevé et l'âme trop pure, elle avait reçu des enseignements et des exemples d'honneur trop puissants, pour laisser jamais se flétrir un seul des lys de sa couronne virginalé ; mais enfin, elle respira tellement l'atmosphère dangereuse du monde, elle s'inspira tellement de ses maximes, que le tourbillon de la vanité lui donna assez

de vertige, non pas pour oublier l'honneur, mais, hélas ! pour négliger Dieu.

Comment prier, quand l'esprit est tout plein de songes ? comment travailler à quelque chose d'utile, quand des soins frivoles occupent tant d'heures de la journée ? Ah ! combien de fois depuis, Marguerite regretta ce temps perdu, combien elle déplora ces vagues rêveries pareilles aux flots qui viennent se briser sur la rive !

Mais, à cette époque de sa vie, elle était si vaine de sa grâce et de son esprit ! Le bruit du monde, ce grand enchanteur, l'empêchait d'écouter la voix de sa conscience ; elle ne prenait pas le temps de regarder dans son âme ; et le bouquet de fleurs de la parure joyeuse l'enivrait de ses parfums funestes. Tandis qu'elle s'attachait ainsi au monde, son frère Michel, au contraire, s'excitait à le mépriser. Après avoir étudié la philosophie à Bordeaux, il avait

terminé ses études chez les Pères Jésuites d'Agen.

L'amour de Dieu qui pénétrait son âme lui avait enseigné le mépris des plaisirs qui passent, et il avait attiré, par son exemple et ses conseils, plusieurs de ses condisciples à la vertu et au dégoût du monde : il parcourait avec eux les campagnes pour expliquer le catéchisme aux pauvres gens, combattant ainsi la propagande des calvinistes. Il était estimé et aimé, car ce pieux et savant jeune homme ne s'accordait aucun des plaisirs de son âge et employait l'argent qu'il recevait de son père à soulager les écoliers pauvres. Il avait coutume de se demander avant d'agir : Que diront les anges ? et non pas : Que diront les hommes ? Nous devons, disait-il à ceux de ses amis qui, comme lui, se destinaient au sacerdoce, nous devons contredire l'esprit du monde dans notre conduite, par les humiliations

volontaires et par le mépris de nous-mêmes, autant qu'il se peut.

Ce fut, en effet, l'étude de toute sa vie.

Après six années d'absence, Michel revint sous le toit paternel, où il fut reçu avec joie et tendresse. Son père était heureux et fier de le voir si rempli de science et de piété ; et comme à cette époque nos prêtres bretons étaient malheureusement médiocrement instruits, monsieur de Kerodern se réjouissait de la perspective de voir son fils parvenir rapidement aux hautes dignités ecclésiastiques. Le vieux gentilhomme ne comprenait l'honneur que selon le monde ; il pressa donc Michel de recevoir l'ordre de la prêtrise, l'assurant qu'il était assez préparé, et ajoutant que l'Evêque de Saint-Pol, Monseigneur de Neville, ami de la famille Le Nobletz, réservait au jeune ecclésiastique un beau bénéfice. Michel gardait le silence, autant par douleur que par respect ; il

souffrait de voir combien les vues et les sentiments de son père étaient différents des siens. Il songeait avec tristesse aux combats que son humilité aurait à soutenir contre l'ambition de ses parents. La vanité de sa sœur Marguerite, qui se montrait dans ses ajustements mondains, l'affligeait aussi beaucoup ; et dès ce jour, sauver du monde et ramener à Dieu cette sœur chérie, devint son plus vif désir, sa plus douce espérance. Comment ce cœur d'apôtre n'eût-il pas ardemment soupiré pour le salut de ses proches ? Trembler pour ce qu'on aime, quelle détresse ! Et comme un saint devait la ressentir !

Madame Le Nobletz était charmée de la belle figure et de la bonne grâce de son fils ; elle admirait sa physionomie, pleine à la fois de douceur et de distinction. Elle se hâta de lui présenter la soutane de drap fin et le pardessus doublé de satin qu'elle lui

avait fait faire. Il trouvait ces vêtements trop riches, mais il promit cependant de s'en revêtir le lendemain, ne voulant pas contrarier par un refus son excellente mère. D'ailleurs, ne fallait-il pas, lui dit-elle, qu'il fût vêtu selon son rang pour se présenter devant l'Evêque de St-Pol, qui, ayant réuni plusieurs savants docteurs pour une controverse théologique, désirait entendre Michel Le Nobletz, dont on lui avait vanté le savoir ?

III.

Michel Le Nobletz chassé de la maison
paternelle.

Marguerite ne l'abandonne pas.

Monseigneur de Neville fit au jeune lévite l'accueil le plus flatteur et fut touché de tant de science unie à tant d'humilité : mais ce fut en vain que ce prélat l'engagea à accepter un bénéfice qui se trouvait vacant. D'ailleurs, à l'exemple des saints, Michel redoutait les sublimes fonctions du sacerdoce. Il se sentait appelé... mais au moment de monter à l'autel du Dieu trois fois saint et d'approcher ses mains de l'arche sainte, saisi de crainte... il hésitait. Se hâtant donc

de quitter Saint-Pol, il partit à pied, et rencontrant un pauvre prêtre vêtu d'une soutane usée et rapiécée, il changea ses riches habits avec ces saintes livrées de la pauvreté. Aussi l'étonnement et l'indignation de son père n'eurent pas d'égal lorsqu'il le vit entrer ainsi accoutré dans le salon du manoir. Mais lorsqu'il avoua qu'il avait refusé les offres brillantes de l'Evêque, en ajoutant qu'il préférerait conduire les troupeaux à l'obligation de gouverner les peuples et à toutes les dignités du monde :

« Oh ! s'il en est ainsi, s'écria avec aigreur monsieur de Kerodern, si vous désirez conduire les bêtes, vous aurez ce plaisir. » Et il l'envoya garder les vaches.

Le jeune savant se soumit humblement à cet emploi ; puis, voyant que sa résolution était inébranlable, son père, furieux, le chassa du manoir. Alors Michel fut réduit à chercher un asile chez une pauvre femme

qui avait été sa nourrice. Cet exil dura six mois.

Tout le monde l'avait abandonné ; sa mère le plaignait , mais elle n'osait le secourir, dans la crainte de mécontenter son mari. Marguerite seule se hasarda à aller visiter son frère et l'assista parfois en secret. Elle fut surprise de le trouver si rempli de joie sous ce chaume.

« Si tu savais, ma sœur, lui disait-il, combien je me réjouis de participer à la pauvreté du Sauveur et d'imiter sa vie cachée ! »

La jeune fille admirait son frère sans pouvoir encore le bien comprendre ; mais son esprit élevé, son caractère énergique et résolu sympathisaient avec cet esprit que rien ne pouvait abattre, avec ce caractère trempé de cet acier qui fait les saints et les héros. Marguerite l'avait toujours plus aimé que ses autres frères, et lui, recon-

naissant de cette amitié fidèle, ne cessait d'offrir à Dieu pour elle ses vœux, ses prières et ses larmes. Il aurait voulu inonder cette chère âme des torrents de la clarté divine, afin qu'elle pût voir aussi bien que lui le néant des choses terrestres et les charmes de l'amour infini. Ils allaient parfois tous deux s'asseoir sur les rochers au bord de la mer, et il lui lisait des pages de la Bible, cherchant surtout à lui faire goûter ces paroles de saint Jean : « Mes petits enfants jeunes et vieux, n'aimez pas le monde, ni ce qui est du monde. »

Peut-être la jeune fille l'écouta d'abord avec distraction, puis avec intérêt ; d'ailleurs, le spectacle de cet immense océan, faible image de l'immensité de Dieu, les vagues écumantes se brisant contre les rochers l'attiraient à la contemplation des choses de l'autre vie ; elle oubliait pour

un instant les frivoles enchantements du monde.

Ce fut probablement alors que Michel fit part à Marguerite des missions qu'il désirait établir en Bretagne. Pour s'y préparer, il s'exerçait à enseigner le catéchisme aux petits enfants ou à chercher humblement l'aumône pour les pauvres qui n'osaient pas la demander.

A la fin, Marguerite obtint de son père qu'il pardonnât à Michel et qu'il lui permit d'aller étudier à la Sorbonne avant de recevoir l'ordre de la prêtrise. Il partit donc pour Paris, où il désirait aussi consulter un célèbre et pieux Jésuite sur sa vocation (1).

(1) Le Père Coton.

IV.

Marguerite assiste à la première messe
de son frère.

Il y eut une grande joie au château de Kerodern, le jour où M. Le Nobletz, qui, après une longue et sérieuse préparation, avait enfin reçu l'ordre du sacerdoce, vint célébrer pour la première fois les saints mystères dans la modeste église du village de Plouguerneau. Si le jeune prêtre l'avait permis, il y aurait eu à cette sainte cérémonie nombreuse société, et, suivant la coutume d'alors, ses parents et ses voisins eussent passé ce jour et les deux jours suivants en festins et même en danses. Mais il

ne voulut avoir pour témoins de cette action sacrée que les villageois et ses plus proches parents ; il repoussa tout ce qui aurait pu troubler son profond recueillement. Avec quelle modestie, quel respect, quel amour, il offrit à Dieu l'adorable sacrifice ! Tous les assistants, et en particulier sa sœur Marguerite, furent ravis d'admiration et touchés jusqu'aux larmes. Le beau visage de Michel était vermeil et animé, et l'expression ardente de ses regards faisait bien connaître la certitude qu'il avait de la présence réelle de Notre-Seigneur, et les grâces abondantes qui ravissaient son âme. Après la messe, il passa plusieurs heures en prières et en actions de grâces, puis il retourna au manoir, où l'attendaient son père, sa mère, ses frères, ses trois sœurs aînées déjà mariées à des gentilhommes du pays, et enfin Marguerite et Anne, ses deux jeunes sœurs, sur lesquelles il devait bientôt

avoir une si grande et si salutaire influence. Monsieur et madame de Kerodern avaient eu encore une autre fille, mais elle était morte au berceau. L'ange avait précédé les saints de sa famille.

Le repas fut grave comme une agape des premiers chrétiens ; chacun regardait le jeune prêtre avec un respect qui approchait de la vénération. Et Marguerite, sans doute, qui, à la prière de son frère, avait mis, ce jour-là, une toilette simple et modeste, éprouvait un attendrissement dont elle ne se rendait pas compte. C'était une touche de la grâce.

Qui sait si ce ne fut pas le soir de ce beau jour que Michel lut à sa sœur, encore mondaine, ses adieux au monde (1) ?

(1) Voir à la fin du volume.

V.

L'Ermitage de Tremenach.
Persécutions nouvelles.

Michel Le Nobletz se sentait appelé à l'apostolat ; il crut devoir s'y préparer par une année de solitude complète ; à l'exemple des anciens Pères du désert, il se bâtit lui-même une petite cabane dans un lieu solitaire appelé Tremenach, à peu de distance de Plouguerneau. Un immense rocher battu par les flots écumants et dominant la mer devint son habitation pendant le jour, qu'il passait en méditation ; la nuit seulement, il se retirait dans son ermitage. Sa seule nourriture pendant l'année de sa

retraite était un peu de bouillie de sarrazin, qu'une pauvre paysanne lui apportait dans une des fentes du rocher.

Il garda le silence pendant toute cette année, ne parlant jamais qu'à son confesseur ; il ne quittait Tremenach que pour aller à l'église célébrer la sainte messe. Quand il s'acheminait vers le village, silencieux et recueilli, ses jeunes sœurs le rencontraient quelquefois ; elles n'osaient lui adresser la parole, et sans doute frappées d'admiration et de surprise, elles se disaient : « Oh ! notre frère est un saint. » Marguerite ne se doutait pas alors qu'un jour viendrait où elle suivrait le zélé missionnaire, comme la barque suit le courant, et qu'elle amènerait bien des âmes dans les filets de cet infatigable pêcheur.

Il commença ses prédications dans cette église de Plouguerneau, où il avait été baptisé, où il avait célébré sa première messe.

Un nombreux auditoire entourait sa chaire. Il parla simplement, mais son éloquence parlait d'un cœur brûlant de charité. Son aspect pauvre, ses traits altérés par les rigueurs d'une longue et austère pénitence, touchèrent profondément Marguerite. Cependant, comme le divin Maître, comme les premiers apôtres, il attira surtout les pauvres et les petits; car ses proches et leurs amis, habitués à entendre les flatteries de mauvais prêtres, s'indignèrent de la liberté évangélique de ses discours; quelques-uns affectèrent de le regarder comme un insensé; d'autres allèrent jusqu'à l'outrage. Les femmes de qualité, que la curiosité avait attirées au premier sermon de M. Le Nobletz, furent froissées de la guerre ouverte qu'il déclarait si hardiment au monde, et Marguerite dut regretter aussi la sévérité avec laquelle il condamnait les danses nocturnes et le luxe des ajustements.

Pourquoi cette animosité pour celui qui, du haut de la chaire de vérité, explique courageusement l'Evangile? C'est que l'Evangile blâme et condamne tout ce que le monde aime et préconise. O loi divine, qui parles de croix, de sacrifice, de pauvreté, de pénitence, n'étais-tu pas au temps de S. Paul aussi incompréhensible à la raison humaine, aussi contraire au goût dépravé du monde !....

« C'est toujours le petit nombre qui a voulu suivre Jésus crucifié; il y en a si peu qui veulent comprendre qu'il n'y a point de salut pour l'âme, ni d'espérance de la vie éternelle, si ce n'est dans la croix (1). »

Le jeune apôtre, malgré les railleries et les outrages, continua ses prédications à Plouguerneau et dans les paroisses voisines; mais comme il continuait à refuser tous les

(1) Imitation.

bénéfices et qu'il n'acceptait même aucune rétribution, l'indignation de son père n'eut plus de bornes. Il fit comparaître Michel en présence de sa mère et toute sa famille réunie dans la grande salle du manoir, et lui reprochant avec véhémence de déshonorer le nom qu'il portait, il lui ordonna de sortir de Kerodern et de n'y jamais remettre les pieds. Le jeune prêtre s'inclina humblement, et sans dire un mot pour se justifier, il se retira ; tandis que ses sœurs Marguerite et Anne ne pouvaient retenir leurs larmes, à la vue de tant de douceur et de soumission. Madame de Kerodern n'osa plaider la cause de son fils, si durement chassé de la maison paternelle. Aussi, il s'écria : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais vous voudrez bien, ô mon Dieu ! me prendre sous votre protection. »

Il retourna chercher un asile sous l'humble toit de sa nourrice, dont il récompensa

l'hospitalité en en faisant une sainte ; il ne voulut pas s'éloigner d'une paroisse où des âmes chères entre toutes les âmes avaient besoin de conversion. Il ne quittait donc Plouguerneau que pour aller, de huit jours en huit jours, prêcher en breton dans les églises dont les curés ignoraient la langue celtique.

Les gens du monde qui venaient visiter la châtelaine de Kerodern, plaisantèrent de ces courses et les représentèrent comme des accès de folie périodique ; ils racontaient en riant que Dom Le Nobletz, élève de la Sorbonne, allait par les champs enseigner le catéchisme aux petits pâtres, et qu'il était curieux de voir ce prêtre gentilhomme quêtant du pain pour les pauvres, et le leur apportant le soir dans un pan de sa soutane usée.

Hélas ! dans tous les temps, n'est-ce pas le sort des dévouements extrêmes d'être

méconnus ou raillés ? Mais Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit à ses disciples : « Vous serez persécutés par le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde ? »

Il arriva que M. de Kerodern, excité, bouleversé par les railleries de ses voisins, et incapable de comprendre ce qu'il y avait de généreux et de sublime dans la conduite de son fils, sentit toute sa tendresse pour lui se changer en aversion. Marguerite essayait en vain d'excuser ce frère chéri ; peut-être au fond jugeait-elle aussi qu'il avait tort, qu'il était blâmable, puisqu'on le ridiculisait. D'ailleurs, comment oser contredire un père dont le caractère était entier, et qui exerçait dans sa maison une autorité dont on ne saurait se faire une idée dans le siècle où nous vivons ?

Un jour, il s'oublia jusqu'à poursuivre Michel pour le frapper de son bâton : le jeune prêtre se réfugia dans l'église, afin

d'éviter à son père les remords que lui aurait causés plus tard le souvenir d'une si mauvaise action. Mais le moment n'était pas éloigné où les exhortations du jeune prêtre, jointes à ses ardentes prières et à ses rudes austérités, triompheraient des préjugés du vieillard qui, malgré son injustice, lui était si cher, et le ramèneraient tout entier à Dieu.

VI.

Deux Conversions.

Le lendemain du jour où monsieur de Kerodern avait voulu maltraiter son fils, se trouvait un dimanche. Comme il ne manquait jamais d'assister à la grand'messe de la paroisse, il parut bientôt dans son banc armorié, entouré de sa famille et de ses serviteurs. Il fronça d'abord le sourcil, lorsqu'après l'évangile il vit Michel monter en chaire. Le saint jeune homme parla de la manière la plus touchante des devoirs des enfants envers leurs parents, et de ceux des parents à l'égard de leurs enfants. Quand le sermon fut fini, il jeta

furtivement un regard sur le banc de sa famille, et peut-être sa mère ou sa chère Marguerite le regardèrent-elles alors d'une façon encourageante, car il osa s'arrêter et regarder son père ; il vit avec bonheur qu'il n'avait plus l'air courroucé, mais que des larmes d'attendrissement mouillaient ses yeux.

Oh ! comme le pieux missionnaire rendit grâce au ciel !

Lorsqu'après l'office, il alla frapper à la porte du manoir paternel, non-seulement elle lui fut ouverte, mais le sire de Kerodern lui témoigna, en l'embrassant, ses regrets d'avoir été dur et injuste envers un si bon fils.

Michel profita de cette occasion pour parler avec force à son père de l'importante affaire du salut. Que faut-il faire, mon fils, demanda humblement le vieillard ?

« Je vous le dirai, mon père, répondit-il.

Permettez-moi d'y réfléchir dans la retraite pendant quelques jours. »

Après avoir médité, jeûné et prié, Dom Michel écrivit cette lettre austère et respectueuse, par laquelle il trace à son père une admirable règle de conduite (1).

Il lui indiqua aussi des sujets de méditation, qui furent un peu plus tard si utiles à la conversion de Marguerite :

« Qu'est-ce que Dieu ? qui suis-je ? quel bien m'a fait Dieu ?

» Ai-je quelqu'un qui me touche de plus près que Dieu ? que fais-je pour lui ? qu'a-t-il promis à ses serviteurs ? »

Il fallait répondre intérieurement à chacune de ces demandes, tirer des conclusions pratiques des deux derniers points, et terminer par des actes de repentir et de bonnes et fermes résolutions.

(1) Voir à la fin du volume.

Puis, dans une seconde méditation, il fallait se dire :

« Marches-tu par le chemin étroit qui mène à la vie, ou par la large route qui conduit à la mort ? Cherches-tu la volonté de Dieu et tâches-tu de lui plaire en toutes actions ? Es-tu ami et serviteur de sa sainte Mère ? T'acquittes-tu de tes obligations avec désintéressement et fidélité ? As-tu reçu l'Evangile dans ton cœur, et vis-tu selon ses règles ? Aimes-tu la loi de Dieu et les vertus humbles auxquelles oblige son joug aimable ? Ne respectes-tu pas plus le monde que Dieu, qui en est l'auteur et qui peut le détruire ? Aimes-tu l'Eglise ? tâches-tu de l'édifier et de lui rendre dans ses ministres le respect que tu lui dois ? »

Le second point était encore de répondre à ces demandes ; le troisième de tirer des conclusions pour le changement de vie.

On sait que la conversion de monsieur

de Kerodern fut aussi sincère que son caractère était loyal, et que bientôt il devint l'exemple de tout le pays.

Michel enseigna aussi à sa bonne mère à mépriser le monde et à pratiquer la dévotion ; elle s'adonna de toute son âme aux exercices de piété.

S'il est une joie pure sur cette terre, c'est assurément celle d'un cœur religieux et tendre qui, par la grâce de Dieu, a pu contribuer à la sanctification de ceux qu'il aime. Le divin Maître avait béni les efforts de son fidèle serviteur, et bientôt sa récompense allait être complète, car ses jeunes sœurs Marguerite et Anne devaient le suivre dans la voie étroite, et lever, dans le pays, l'étendard de l'humilité.

Mais, si Marguerite avait été touchée de la conversion si parfaite de ses père et mère, elle fut encore plus frappée de la conversion d'une jeune fille de son âge,

mademoiselle Françoise de Quisidic, qu'elle avait vu briller dans les fêtes mondaines de Morlaix, et qui, à la suite d'un sermon de maître Michel Le Nobletz, avait embrassé la règle du tiers-ordre de Saint François d'Assise, et, sans quitter la maison de sa mère, s'était vouée entièrement à la pénitence et aux œuvres de miséricorde.

VII.

Conversion de Marguerite.
Elle part pour Morlaix.

Marguerite se sentait de plus en plus touchée de la grâce ; elle réfléchissait aux paroles de son bien-aimé frère et se plaisait à en faire le sujet de ses entretiens avec sa mère et ses sœurs.

Elle aurait désiré servir Dieu en esprit et en vérité. Il vient une heure dans notre vie où la grâce nous fait sentir vivement et parfois spontanément le vide de toutes choses, l'ennui de tout ce qui passe ; cette heure là était arrivée pour la jeune fille, et sans doute elle se disait : « Je ne suis donc

pas faite pour le monde, puisque le monde n'est pas assez grand pour moi. L'ouvrier incomparable qui a fait en moi ce désir de savoir et cette inclination à aimer que rien ne contente, est lui-même le souverain bien, ce maître divin auquel il faut que je tende, il faut que je m'élance, il faut que je m'attache pour trouver en sa bonté ce que je ne puis trouver ailleurs (1). »

Cependant, comme à l'époque où vivait mademoiselle Le Nobletz, on n'avait point encore trouvé le secret d'unir le luxe et la frivolité avec la dévotion, il s'élevait en elle un grand combat à la seule pensée qu'il faudrait faire le sacrifice de la vanité et des parures mondaines. Ainsi, tout en convenant que le monde était méprisable, elle se surprenait encore à se demander : « Que dira le monde ? »

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, par S. François de Sales.

Le lien qui la retenait ne pouvait se rompre que par des sacrifices successifs. Elle le comprit. Elle se défit d'abord de ses bracelets, puis de son collier, enfin de ses pendants d'oreilles. Il ne lui restaît plus qu'une bague ornée d'un diamant ; elle se plaisait à faire scintiller à son doigt ce dernier joyau de son écrin de jeune fille, lorsqu'une pauvre vieille, courbée sur son bâton, vint frapper à la porte du manoir. Marguerite, qui de sa fenêtre l'avait aperçue, descendit aussitôt et lui donna sa bague ; et le Dieu qui bénit un verre d'eau donné en son nom la récompensa de ce sacrifice en lui faisant éprouver une immense joie intérieure. Rien n'allait plus lui sembler difficile ; elle marcherait rapidement sur le chemin âpre de l'austère et céleste pauvreté.

Désormais, mademoiselle Le Nobletz préférera « les humiliations aux honneurs, le

travail au repos, les souffrances aux plaisirs. Elle tressaillera à l'espoir du sacrifice et du renoncement, comme on tressaille d'un rêve de béatitude (1). »

Marguerite ne redoutait donc plus l'austérité de maître Michel ; au contraire, elle regrettait son absence et il lui tardait de se mettre sous sa direction. Faible roseau, il lui fallait ce ferme appui.

Cependant, il n'était bruit que des éclatantes et sérieuses conversions que Michel Le Nobletz avait faites à Morlaix. On était attiré, touché encore plus par sa sainteté que par son éloquence, dans un moment où son humilité avait été mise à une si terrible épreuve par la cruauté des Dominicains qu'il avait essayé de réformer et qui l'avaient chassé de leur couvent après lui avoir fait endurer d'horribles outrages.

(1) Le Père Lacordaire.



Jamais sa voix ne s'éleva contre ces indignes moines : il priait pour eux , et ne manquait aucune occasion de leur rendre le bien pour le mal.

Il continuait de prêcher avec un zèle ardent la pénitence et l'amour de Jésus. Ce fut alors que Marguerite songea sérieusement à aller trouver son frère ; d'autant plus que le séjour de Kerodern , où se rendait souvent une nombreuse et brillante société, était un obstacle au nouveau genre de vie qu'elle désirait adopter ; et puis Marguerite se défiait d'elle-même ; elle était dégoûtée de la bagatelle, il est vrai, mais la bagatelle qui l'avait si longtemps séduite pouvait encore la tenter.

Confiant donc le soin de ses bons parents à sa jeune sœur Anne, elle se mit en chemin pour se rendre à Morlaix.

Elle partit dès l'aube du jour, accompagnée d'une femme âgée et vertueuse ;

comme elle sortait du manoir, elle rencontra une mendiante, et se dépouillant de sa robe de soie la lui donna et se vêtit de sa jupe de bure. Elle fit ensuite tomber d'un coup de ciseau ces splendides boucles de cheveux blonds qu'elle avait autrefois frisées et parfumées avec orgueil. On ignore ce que devinrent les débris de cette belle chevelure. Peut-être Marguerite l'offrit-elle en sacrifice au premier oratoire de la sainte Vierge qu'elle rencontra ; peut-être aussi la dispersa-t-elle, en la foulant aux pieds comme un souvenir de vanité, comme un diadème inutile.

Elle ne voulait plus plaire au monde ; elle se reprochait d'avoir écouté ses louanges ; elle pensait sans doute au bonheur de ces vierges chrétiennes qui, à l'exemple de sainte Agnès, ont, dès leur jeune âge, consacré au divin Epoux leurs charmes et leur amour. Jamais elles n'ont paru dans les

fêtes mondaines, jamais elles n'ont chanté que de célestes cantiques et n'ont eu, en s'attachant au Christ, aucun lien terrestre à briser.

Plus Marguerite approchait de la ville où elle allait trouver son frère, plus elle s'armait de résolution ferme et courageuse. Elle savait bien qu'elle allait se mettre sous la conduite d'un guide qui, dans la voie qu'il lui tracerait, ne la laisserait jamais s'arrêter pour regarder en arrière, sachant que, dans la vie spirituelle, ne pas avancer c'est reculer.

VIII.

Accueil que Michel fait à sa sœur.

Grande fut la joie de dom Michel en voyant arriver sa chère Marguerite et surtout en la retrouvant sous les saintes livrées de la pauvreté et de l'humilité. Jamais elle ne lui avait paru si belle. Il l'accueillit avec tendresse et la félicita de son courage à braver le respect humain. Il voyait que Dieu l'avait exaucé au-delà de ses vœux ; non-seulement sa sœur avait cessé d'être esclave du monde, mais maintenant elle méprisait sa désapprobation et ses railleries qui, assurément, n'allaient pas lui manquer.

L'entière conversion de Marguerite fut la précieuse récompense que Dieu accordait à son fidèle serviteur, qui avait si héroïquement supporté tant d'injures et d'humiliations.

O vous qui désirez depuis longtemps le retour à la vertu d'une âme chérie, et qui après avoir beaucoup prié, beaucoup pleuré, commencez à vous décourager, souvenez-vous que Dieu donne sa grâce aux humbles, et que l'heure où vous vous humilierez est peut-être celle qu'il attend pour vous exaucer !

L'entretien de ce frère et de cette sœur fut un de ces dialogues célestes, que les anges invisibles et recueillis doivent écouter avec bonheur.

Marguerite demanda au saint prêtre de la guider dans le chemin de la perfection, car elle voulait, avec l'aide de Dieu, devenir une sainte. Le but le plus élevé ne l'es-

frayait pas, dût-elle, pour l'atteindre, marcher à travers les épines. Elle sentait sa faiblesse, mais elle espérait en la miséricorde infinie de celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez. » Elle disait à Jésus, avec l'épouse des Cantiques : « Tirez-moi, nous courrons après l'odeur de vos parfums. »

Et comme elle savait que Dieu aime l'obéissance et qu'il bénit souvent les conseils qu'on reçoit du prochain, et surtout les conseils qui viennent de ceux qu'il a établis pour conduire les âmes, et que, d'ailleurs, elle avait une confiance absolue en Michel, Marguerite lui promit obéissance, et l'assura même qu'elle n'entreprendrait jamais rien sans l'avoir consulté.

« Le mépris du monde dont vous voulez » faire profession, lui dit-il, n'aura point » de durée si vous ne le joignez avec la » pénitence extérieure, qui produit des

- » fruits et des effets admirables , pour
- » avancer l'âme fidèle au service de Dieu.
- » On satisfait par la mortification du corps
- » à la justice divine pour les fautes passées,
- » on s'épargne d'autres plus grandes peines
- » dont Dieu punit les crimes dès cette vie,
- » et l'on abrège celles du Purgatoire. »

Mademoiselle Le Nobletz s'attendait à ce discours , et ne s'étonna point lorsque le saint missionnaire lui fit présent d'une de ces disciplines qu'il faisait lui-même , pour ses pénitents , pendant ses heures de récréation. Il y joignit d'autres instruments de pénitence qu'elle accepta avec un saint empressement. Je ne puis m'empêcher de penser qu'à l'époque où nous vivons , le directeur qui ferait de tels présents paraîtrait au moins étrange , et il est permis de douter que son confessionnal fût assiégé par nos dévotes. Que de gens ont traité dom Michel de rigoriste et d'insensé ; et

pourtant , on comprenait mieux l'austérité alors qu'aujourd'hui. On n'aimait pas tant les demi-mesures ; et le célèbre missionnaire au zèle brûlant , à la foi de granit , Michel Le Nobletz , ce descendant des rudes Celtes , s'efforçait d'arracher l'orgueil jusqu'à la racine ; médecin des âmes , il tranchait dans le vif. D'ailleurs , il donnait par son exemple la force de pratiquer les œuvres héroïques de la pénitence , et redoublait , comme tant de saints , ses austérités , lorsqu'il voulait obtenir la conversion d'un pécheur.

En quittant Marguerite , il lui annonça qu'il la conduirait le lendemain chez mademoiselle de Quisidic , qui lui ferait faire , par ses exemples et ses conseils , de grands progrès dans la vertu.

IX.

La tête de mort. — Une épreuve.

Nous avons vu que Françoise de Quisidic, convertie par dom Michel, faisait partie des tierçaires de S. François d'Assise, et que, sans quitter la maison de sa mère, elle s'était consacrée entièrement à la pénitence et aux œuvres de miséricorde. Sa mère désirait qu'elle se fût mariée, mais Michel alla voir cette dame et lui dit qu'il avait choisi pour mademoiselle de Quisidic l'époux le plus accompli qui ne la séparerait point de sa mère et ne l'empêcherait point de consoler sa vieillesse ; il ajouta que cet époux était le Christ, à qui sa fille voulait

se consacrer par le mépris des vanités terrestres. Il fit si bien qu'il obtint de madame de Quisidic que Françoise aurait toute liberté de renoncer au mariage et de suivre tous les conseils de dom Michel.

Comme Marguerite, Françoise était belle et bien faite, elle avait adoré le bal et la toilette ; et maintenant elle faisait profession ouverte du mépris du monde et sa parure n'était plus qu'une robe de bure grise, sa ceinture, le cordon de chanvre des Franciscaines.

Lorsque Marguerite entra chez mademoiselle de Quisidic, elle la trouva seule dans cette petite chambre de jeune fille, jadis ornée de tant de bagatelles à la mode. A la place du miroir il y avait un grand crucifix de bois, et sur une petite table une tête de mort.

Mademoiselle Le Nobletz recula, sans doute, involontairement, à l'aspect de cette

tête, rendue plus hideuse encore par le contraste de cheveux blonds artistement frisés, qui l'entouraient. Françoise vit ce mouvement... « Ah ! s'écria-t-elle, voilà ce qui m'a enseigné à méditer sur le peu de différence qu'il y a de la mort à la vie, et de la plus belle personne au squelette le plus difforme. Puisque la vie est si courte, pourquoi la consacrer au monde ? Ah ! mon amie, dans quelle erreur nous étions ! Souvent, quand vient le soir, j'allume ma lampe, je contemple cette tête lugubre, qui semble rire de ses illusions passées ; je l'interroge, et je me figure qu'elle me répond les choses qu'elle me dirait sans doute si elle pouvait parler. Ainsi, je lui demande : Quelle était autrefois ta qualité ? étais-tu marquise, demoiselle, bourgeoise, paysanne ? riche ou pauvre, honorée ou méprisée ? — Ma coiffure fait encore juger que j'étais de qualité, et que j'avais quelque beauté à

conserver. — Qui pourrait te discerner d'avec la plus misérable personne du monde, si je t'avais ôté ces cheveux qui ne sont pas à toi ? — La mort nous fait tous égaux. — Où sont tes perles, tes pendants d'oreilles, tes dentelles, ton fard et tes autres ornements ? — Il ne m'en reste plus rien ! — Que sont devenus ces yeux si charmants, ce front si poli, ces sourcils si étudiés, ces lèvres si vermeilles, ce teint si frais et qui te donnait tant de peines à conserver ? — Mes peines n'ont servi de rien, la mort en a plus détruit en un moment que je n'en avais pu conserver par mes soins de plusieurs années. — Qu'as-tu fait de cette bouche si délicate dans le manger, et de cette langue si éloquente, si prompte aux réparties, si lente pour la prière, et si mobile pour les paroles de médisance, de mépris, de vanité ? — C'est cette partie par laquelle j'ai commencé à pourrir et à être

mangée des vers. — Du moins, n'as-tu rien retenu de tes joies et des divertissements du monde que tu recherchais sans cesse ? — Il ne m'en reste qu'autant de souvenir qu'il n'en faut pour me tourmenter.

— Quoi ! ces compliments qu'on te faisait, ces amitiés inviolables et perpétuelles, ces caresses qu'on t'assurait ne devoir jamais cesser, ces services éternels qu'on jurait te vouloir rendre, ces honneurs divins que plusieurs t'adressaient comme à une déesse, ont-ils pu finir si tôt ? — Tout cela n'était qu'une vaine fumée dont je n'ai pu rien retenir. Vanité des vanités, tout n'est que vanité, excepté le royaume de Dieu et les services qu'on lui rend.

— Mais est-il possible que le monde, auquel tu étais si fortement attachée et qui, de son côté, t'était si favorable, t'ait entièrement abandonnée ? — Le monde est un trompeur, c'est un traître avec qui il

n'y a nulle sûreté, un tyran cruel, qui nous tourmente en nous flattant, et dont les fausses récompenses contiennent beaucoup de véritable déplaisir et sont suivies de douleurs infinies.

— Que voudrais-tu donc avoir fait au lieu des services que tu lui as rendus ? — Une austère pénitence ; mais, hélas ! le temps est passé, le temps des ténèbres est venu, et je ne verrai jamais la lumière.

Après avoir ainsi interrogé cette tête de mort, continua la jeune fille, je m'interroge moi-même. Ma tête sera-t-elle un jour réduite au même état que celle-là ? A quelle époque ? Où ? Comment ? Est-ce que je ne pourrais pas trouver les moyens de conserver quelques-uns des biens de ce monde, de ses plaisirs ? Si, du moins, je ne me trouvais pas bien, pourrais-je changer ma position pour une meilleure ? N'aurais-je

pas encore le pouvoir de faire de bonnes œuvres ? En perdant mon âme, est-ce que je perdrais tout ?

Après cette méditation, je prends la ferme résolution de faire, dès maintenant, ce que je voudrais avoir fait à ma mort, quand il n'en serait plus temps... et j'appelle à mon secours Notre Seigneur, la Sainte Vierge et les Saints.

Cette tête de mort, dont les enseignements muets avaient été si puissants sur Françoise de Quisidic, lui avait été donnée par monsieur Le Nobletz, le jour de sa conversion.

Marguerite et Françoise parlèrent longtemps du néant des plaisirs, et du regret qu'elles ressentaient de s'être laissé prendre aux illusions du monde. Jusqu'alors elles ne s'étaient rencontrées que dans les fêtes mondaines, et ce n'est pas là que se

forment les amitiés véritables ; on ne se lie guère sur ce théâtre des mesquines rivalités, des sentiments égoïstes et de toutes ces petites vanités, qui empêchent souvent les femmes de se rapprocher et de s'aimer. Eh bien ! maintenant, voilà que la piété avait fait deux amies, deux sœurs de ces jeunes converties.

Comme elles se réjouissaient et se félicitaient mutuellement de la ferme résolution qu'elles avaient prise de renoncer à tout pour suivre Jésus portant sa croix de douleur et d'opprobre !

— C'est donc sérieusement, demanda mademoiselle de Quisidic à Marguerite, que vous voulez rompre avec le monde et fouler aux pieds ses maximes ?

— C'est sérieusement et de tout mon cœur, répondit-elle.

— Auriez-vous le courage de subir, dès

demain, une épreuve très-pénible pour l'amour-propre ?

— Oui, Françoise. Mon frère ne m'a-t-il pas dit et ordonné de vous obéir en tout ?

— C'est que votre saint frère est très-rigoureux, ma chère Marguerite, et il n'épargne pas les âmes qu'il veut faire parvenir promptement à la perfection. Si vous saviez comme il a attaqué en moi cet esprit de vanité, qui m'aurait perdue !

Il m'ordonna d'abord de quitter tous mes habits de soie, tous mes bijoux, me fit m'accoutrer telle que vous me voyez, et m'envoya ainsi faire des visites à toutes les personnes de ma connaissance, dont j'eus à supporter le blâme et les railleries. Mon âme orgueilleuse avait besoin d'un remède violent, et mon saint directeur savait que cette confusion me serait salutaire. Quand on a tenu si fortement au monde, il n'y a pas moyen de s'en détacher tout-à-fait, à

moins de briser à la fois tous ses liens par un effort énergique. Ah ! sans doute, il en coûte à la nature, mais Dieu est là pour tout alléger ; et si vous saviez combien je suis heureuse et calme à présent ! De quelle paix ne jouit-on pas, quand on sait se passer des créatures, de leurs paroles trompeuses, de leurs éloges mensongers !

Dites, Marguerite, acceptez-vous votre part des opprobres de Jésus-Christ ? Voulez-vous faire une démarche qui vous attirera le ridicule et le mépris ?

Et la sœur de Michel Le Nobletz répondit généreusement que, pour l'amour de Jésus, elle était prête à accepter le mépris et la peine, partout où ils se présenteraient.

Le lendemain était un jour de fête solennelle ; le son des cloches de l'église de St-Melaine annonçait l'heure de la grand'messe. Marguerite, revêtue d'une robe grise sans aucun pli, qui ressemblait à un

sac de pénitent, une besace de toile sur les épaules, une écuelle de bois à la main, vint humblement demander l'aumône à la grande porte de l'église.

C'est donc ainsi qu'elle paraissait dans une ville si souvent témoin des triomphes de sa vanité. Le peuple et les paysans la prenaient pour une pauvre *innocente* et lui jetaient des liards. Mais dans la foule, plusieurs personnes de sa famille et de ses amis la reconnurent, ce qui la remplit de confusion ; elle baissa sa tête aux cheveux blonds rasés ; mais, en entrant dans l'église, elle la releva pour regarder le crucifix de l'autel, et le courage lui revint à la pensée des humiliations du Sauveur. L'après-midi, mademoiselle de Quisidic la mena ainsi à toutes les églises de Morlaix, la recommandant à la charité de tout le monde. Elle distribua aux pauvres toutes les aumônes qu'elle avait ainsi reçues, et rentra le cœur

plein de joie chez mademoiselle de Quisidic où l'attendait son frère, qui la félicita de cette victoire remportée sur elle-même et la bénit avec transport. Cette épreuve pénible, cette pénitence humiliante, furent pour Marguerite un remède salutaire. Dès ce moment, la vanité, l'esprit du monde et le désir de paraître furent pour jamais étouffés en elle.

X.

Murmures des gens du monde.
Règlement de vie de Marguerite.

Le changement surprenant qui s'était opéré dans mademoiselle Le Nobletz fit beaucoup parler, non-seulement dans la petite ville de Morlaix, mais dans tout le pays.

Par quel prodige une personne si brillante et si frivole était-elle devenue d'une humilité si profonde ?...

Comment avait-elle pu se soumettre au rôle de pénitente publique ?...

Bientôt, de l'étonnement on passa à l'in-

dignation ; on accusa Michel Le Nobletz, on se récria sur la domination qu'il exerçait sur sa sœur ; et, cette fois encore, on le traita de fanatique et d'extravagant. Il y eut même de jeunes gentilshommes, épris de la beauté de mademoiselle Le Nobletz, qui allèrent jusqu'à injurier et menacer l'austère directeur. Il arriva que l'un d'eux, qui avait eu des prétentions sur le cœur et la main de la jeune fille, fut si outré de voir qu'il fallait y renoncer, qu'il essaya deux fois de tuer maître Michel.

Il est probable que le nouveau genre de vie de Marguerite fut blâmé également, quoique avec moins d'emportement, par quelques personnes vertueuses. Monsieur Le Nobletz n'était-il pas trop rigide ? N'avait-il pas eu tort d'exposer sa sœur au ridicule ? Mademoiselle Le Nobletz ne pouvait-elle donc renoncer aux pompes mondaines sans s'affubler de façon à se faire

montrer au doigt? — Ne pouvait-on faire son salut en s'habillant comme tout le monde? — Ne faut-il pas tenir un peu compte du *qu'en dira-t-on*?

Mais toutes ces paroles, tous ces murmures ne faisaient aucune impression au zélé missionnaire, car il savait qu'en engageant sa sœur hors de la voie commune, il suivait l'inspiration de l'Esprit-Saint; et cela lui suffisait.

Les pensées des saints sont bien différentes des nôtres; ils voient de plus haut et plus loin; ils s'élancent vers les clartés infinies, tandis que, le front baissé, nous restons terre à terre. C'est pour cela que, dans la plupart de leurs vies, il y a des récits qui nous paraissent bizarres.

Dom Michel, qui savait que Dieu appelait Marguerite à une héroïque vertu, ne se relâcha en rien de sa sévérité; il désirait d'ailleurs que la vie pénitente de sa sœur

et son mépris du monde devinssent comme une protestation contre la mollesse et la vanité de presque toutes les femmes de sa condition. Il voulait, disait-il, qu'elle levât, dans le pays, l'étendard de l'humilité. Afin de lui faire aussi pratiquer la vertu de pauvreté, il la mit en pension, pour un an, chez une artisane de Morlaix, où elle apprenait à coudre des vêtements grossiers pour les paysans. Ce qu'elle gagnait à ce travail, elle le donnait aux pauvres. En songeant à la pauvreté de l'étable de Bethléem, mademoiselle Le Nobletz éprouvait de la joie à être logée pauvrement et à manger le pain noir qu'elle pétrissait elle-même. Obéissant humblement à sa maîtresse de couture, elle se plaisait à la servir au lieu d'en être servie.

C'est que la pauvreté, si odieuse aux gens du monde, a toujours été précieuse aux saints; c'est la pierre de touche des

disciples de Jésus-Christ, tandis que l'intérêt sordide règne dans le monde insensé.

Ce monde n'est pas digne de comprendre la vertu héroïque : aussi accabla-t-il mademoiselle Le Nobletz de ses railleries ; on alla jusqu'à prétendre qu'elle avait un travers d'esprit.

« O mon Dieu ! s'écrie Bossuet, que n'a pas inventé le monde contre vos humbles serviteurs !... »

Mais ces railleries importaient peu à la noble jeune fille ; ne les avait-elle pas déjà bravées ? Elle n'ignorait point que sa pauvreté volontaire serait censurée et honnie ; mais alors qu'une âme s'est attachée fortement à la croix de Jésus, ne préfère-t-elle pas les mépris à la gloire ?

Comme Marguerite fuyait les riches avec autant de soin qu'elle recherchait les pauvres, on ne tarda pas à la laisser en repos ; on la voyait passer sans y faire plus d'atten-

tion qu'à la feuille fanée ou au caillou de la grève. Elle s'en réjouissait ; elle avait enfin compris la seule, la vraie liberté, puisqu'elle n'était plus, grâce à Dieu, l'esclave couronnée de fleurs de ce monde qui, à présent, la dédaignait ; elle n'avait pas oublié que la tyrannie de ce monde impose des chaînes et des cilices plus durs que ceux de la pénitence.

Michel Le Nobletz avait tracé à sa sœur une ligne de conduite à laquelle elle était très-fidèle et qu'elle observa exactement tout le reste de sa vie.

Sa journée devait être partagée entre l'oraison et l'action. Ainsi, trois heures de méditation, des lectures spirituelles et d'autres exercices de piété, qu'elle faisait aux heures indiquées par son directeur, ne l'empêchaient point de secourir le prochain malade ou affligé. Elle visitait les prisonniers, elle enseignait les enfants, elle assis-

taît les mourants, elle ensevelissait les morts.

Les occupations extérieures et les travaux manuels ne lui faisaient jamais perdre le recueillement, car elle se rappelait sans cesse, avec une douceur infinie, la présence de Dieu. Elle mourait entièrement à elle-même pour ne vivre plus que pour lui.

Lorsque maître Michel Le Nobletz était en mission et que sa sœur ne l'avait pas suivi, il lui écrivait souvent pour lui donner, en directeur sage et expérimenté, de prudents conseils. On a trouvé, parmi les papiers qu'il a laissés, plusieurs de ces lettres qui rappellent la piété et la charité de celles de S. Jérôme, et qui prouvent la générosité et le courage de Marguerite, dont il était parfois obligé de modérer l'ardeur pour les mortifications:

Quelle belle vie, mon Dieu, aux regards de vos anges, que celle de votre dévouée

servante, et quelles réflexions ne devrait-elle pas inspirer à ces chrétiens qui cherchent à parvenir au ciel, en faisant pour Dieu le moins possible!

« Peser les commandements, tronquer
» les préceptes, rire parfois des conseils,
» demander des dispenses sans motif sérieux, est-ce donc là ce qu'ils appellent
» leur religion, leur culte d'un Dieu incarné, qui a poussé l'amour jusqu'à la
» folie, jusqu'à se faire attacher tout sanglant à une croix?... (1) »

(1) Le père Faber.

XI.

L'Anneau de fiancée.

Cependant, Marguerite, après avoir pratiqué les vertus d'une manière sublime, n'était point encore entièrement détachée de tout ce qui passe, ni morte, comme elle se l'était imaginé, aux affections terrestres. L'expérience allait bientôt le lui prouver.

Pendant que son frère était en mission à Douarnenez, elle s'était retirée dans une petite chaumière, aux environs du Conquet. Là, réunissant autour d'elle de petites paysannes, elle leur enseignait les éléments de

la religion ; une vertueuse veuve, Françoise Troadec, l'aidait dans cette pieuse tâche.

Il arriva qu'un jeune gentilhomme, qui autrefois s'était beaucoup occupé de mademoiselle Le Nobletz, vint frapper à la porte de son ermitage. Comme elle le savait sincèrement pieux, sa présence ne l'alarma point. Loin de témoigner du déplaisir du genre de vie qu'avait adopté la jeune fille, il ne l'en admirait que davantage. Combien elle lui semblait aimable avec ce vêtement de bure, qui contrastait avec sa ravissante beauté ! Persuadé, selon l'Écriture-Sainte, qu'une femme vertueuse est un trésor que Dieu n'accorde qu'à celui qu'il aime, il pensa qu'il serait heureux d'être l'époux de Marguerite et lui demanda la permission de la revoir quelquefois. Elle refusa d'abord. Elle était si éloignée de toute idée de mariage, qu'elle avait souvent demandé à son directeur de faire le vœu de chasteté par-

faite, ce que, par prudence, il lui avait toujours refusé.

Cependant, soit au bord de la mer, soit sur le chemin de l'église, ou bien dans les sentiers bordés d'ajoncs ou de genêts qui conduisaient chez les pauvres, mademoiselle Le Nobletz rencontrait souvent le jeune gentilhomme. Peut-être fut-elle secrètement touchée de ce qu'il ne l'eût pas oubliée, quand tout le monde la délaissait; peut-être ressentait-elle quelque penchant pour lui, car il était beau, aimable, intelligent. Quoi qu'il en soit, elle trouvait du charme dans ses entretiens avec lui. Oubliant, malgré ses promesses, de consulter son guide, elle se persuada qu'elle était assez éclairée pour connaître les desseins de Dieu sur elle. Pourquoi n'accepterait-elle pas une alliance qui lui donnerait la facilité de faire plus d'aumônes, puisque celui qui demandait sa main était riche et bienfaisant? Elle était,

aussi bien que lui, en âge de choisir un état de vie. Elle reçut donc et donna promesse de mariage à l'insu de sa famille et de celle de son fiancé, car tous deux, redoutant le mécontentement de maître Michel, voulaient faire le plus longtemps possible un secret de leur engagement. Marguerite fut d'abord troublée en se souvenant de la promesse qu'elle avait faite à son directeur, de ne jamais rien entreprendre sans le consulter; mais l'heureux jeune homme lui ayant passé au doigt un anneau d'or, gage de son amour, elle chassa toute pensée inquiète et ne s'occupa plus que des préparatifs de son mariage.

Pendant ce temps-là, le vénérable missionnaire, prosterné devant le Très-Saint Sacrement, reçut, dans son oraison, la révélation de tout ce qui s'était passé. Il se hâta donc d'écrire à sa sœur de se mettre immédiatement en route pour Douarnenez,

afin de venir profiter des bons exemples de plusieurs personnes qui y vivaient dans une rare sainteté, et de seconder leur zèle pour le salut des âmes.

La réception de cette lettre causa à Marguerite une vive émotion ; son fiancé la conjura d'attendre la célébration de leur mariage avant de partir pour Douarnenez : mais, cette fois, elle n'osa désobéir à Michel, et elle partit, malgré toutes les instances du jeune homme désolé.

Mais en arrivant près de son frère, quel fut son étonnement lorsqu'il lui demanda dès qu'elle parut, et du ton le plus sévère, la bague qu'elle avait reçue ! Elle comprit que Dieu seul avait pu lui révéler ce secret.

Jésus, céleste époux des vierges, voulait son cœur tout entier, et un instant elle avait pu oublier que sa vocation était d'être à lui seul !

Les paroles de dom Michel avaient fait

tomber le bandeau qui l'avait aveuglée. Elle se jeta à genoux et demanda pardon à Dieu et à son austère directeur. Elle reconnut en pleurant le tort qu'elle avait eu d'agir sans consulter.

Touché de son repentir, son frère la consola et lui dit qu'il aimait mieux qu'elle fût tombée dans cette surprise du cœur, que de s'être laissé vaincre par l'esprit d'orgueil. Elle s'empressa de renvoyer son anneau de fiancée et renonça pour jamais au mariage ; elle voulut même prononcer le vœu de chasteté perpétuelle, mais cette permission ne lui fut accordée que plus tard. La seule faveur qu'elle obtint de dom Michel fut d'augmenter ses mortifications ; ainsi, depuis cette époque, toutes les semaines elle prenait la discipline trois fois jusqu'au sang, et ces jours-là elle portait un rude cilice.

Eh ! dira-t-on, quelle si grande faute

avait-elle donc commise, pour une expiation si rigoureuse !... De quel droit l'empêcher de se marier ! S. Paul ne dit-il pas que le sacrement de mariage est grand en Jésus-Christ et en l'Eglise ! Ne pouvait-elle, comme tant d'autres, se sanctifier dans cet état !...

C'est qu'on oublie que la Providence n'a pas tracé à tous la même voie, et que Notre-Seigneur, qui a béni le mariage, a néanmoins déclaré que la virginité est l'état le plus saint. D'ailleurs, le bienheureux Michel, éclairé des lumières célestes, savait que le divin Maître a ses épouses de choix, et que Marguerite, appelée à aimer sans partage ce doux Sauveur, cet époux de son âme, s'était rendue infidèle à la grâce en regardant en arrière, après avoir fait un si rapide chemin. Elle qui avait déjà goûté à la douceur infinie des délices spirituels, comment avait-elle pu puiser un instant à la citerne

rompue, à l'amour fragile et insuffisant d'ici-bas ! Ainsi, ce qui, aux yeux du monde, paraîtrait naturel ou excusable, était une grave faute aux regards d'un saint ; il trouva juste et nécessaire qu'elle en fit pénitence.

Lui-même, d'ailleurs, convaincu de l'utilité des mortifications extérieures pour avancer dans la vie spirituelle, s'imposait de longues et rudes flagellations ; il couchait sur la dure, ne buvait que de l'eau. Son meilleur repas consistait en un morceau de pain noir trempé dans un peu de lait (1).

Ah ! si les gens du monde, qui cherchent toujours le bien-être et le confort et qui plaisantent des macérations des saints, voulaient sérieusement réfléchir ; s'ils contemplaient le Christ attaché à la colonne,

(1) Comme S. François de Sales, Michel Le Nobletz assurait que la discipline a une merveilleuse force en piquant la chair de réveiller l'esprit.

à l'aspect de ces fouets aigus, de ces plaies sanglantes, ne comprendraient-ils pas qu'aucun saint n'a voulu donner de bornes à son affliction volontaire, parce qu'il ne pouvait pas ne pas souffrir pour un Dieu qui a tant souffert ? 16

Si nous pensions à l'enfer, ne remercions-nous pas Dieu qui inspire à des âmes privilégiées le besoin de souffrir, afin d'obtenir miséricorde pour les âmes rebelles, les âmes coupables, en danger de se perdre pour l'éternité ?

Le reste de la vie de mademoiselle Le Nobletz ne devait plus être qu'un mélange d'œuvres de miséricorde, d'austérités inouïes et de purs enivrements. Il lui semblait que Jésus était pour elle un ami retrouvé, et elle lui disait avec transport : « Mon bien aimé, je veux toujours vous aimer, mais vous seul, oui, vous seul ! Je ne veux aimer que vous, mon amour, mon Dieu et mon tout !... »

XII.

Progrès de Marguerite dans la vertu.

77 17
Réveillée d'un rêve d'un instant, Marguerite Le Nobletz n'en conserva d'autre souvenir que celui d'une confusion salutaire, qui la porta à se défier d'elle-même. Persuadée de sa faiblesse et redoutant jusqu'à l'ombre du péché, s'il lui arrivait de tomber dans la plus légère faute, soit par inadvertance, soit par l'extrême ardeur de son zèle pour le salut des âmes, elle recourait aussitôt à la pénitence. Elle s'efforçait de combattre son activité naturelle et cherchait à s'accoutumer à agir paisiblement ; elle

s'arrêtait parfois au milieu de ses travaux pour écouter l'esprit de grâce qui parle intérieurement aux âmes réconciliées. Craignant de perdre la paix de l'âme ou de trop s'attacher à la créature, elle évitait les longs entretiens, même avec les personnes pieuses. Cependant, sa solitude était souvent troublée et son silence interrompu par les pauvres qui avaient recours à sa charité, et aussi par quelques dames des pays voisins, qui, ayant entendu parler de ses vertus, venaient la trouver pour en recevoir des instructions ou des consolations, ou bien pour conférer avec elle d'œuvres de miséricorde. Mademoiselle Le Nobletz accueillait toutes ces personnes avec affabilité, mais avant de lui parler, il fallait d'abord saluer la Sainte Vierge, en récitant l'*Ave Maria*. Jamais elle ne permit à aucun homme de franchir le seuil de sa demeure, qui n'était qu'un petit oratoire; on se sen-

taît, en y entrant, ému et touché; on ne pouvait y parler des nouvelles du monde ni des choses frivoles; d'ailleurs, Marguerite s'y fût opposée.

Quand elle faisait des voyages, elle fuyait la multitude et choisissait de préférence les pèlerinages les moins fréquentés. Elle se pressait de terminer ses courses lorsqu'elle rencontrait des dames de sa connaissance, car il y en avait qui, poussées par une impulsion de curiosité ou par un sentiment de vénération, se rendaient parfois là où elles prévoyaient que devait venir la sainte fille. Lorsque mademoiselle Le Nobletz était obligée de faire quelque visite, elle imitait la sainte hâte que l'Evangile remarque dans la mère du Sauveur, lorsqu'elle alla visiter sa cousine Elisabeth. D'autant plus que maître Michel, s'inspirant de S. Jérôme, lui avait défendu les visites prolongées. Ce n'était point un sacrifice pour Marguerite,

au contraire; elle ne s'intéressait plus à rien de ce qui amuse et charme le monde; elle ne vivait plus que pour Jésus. Dans ses courses à travers la campagne, elle se servait du spectacle de la nature pour s'élever davantage vers son Créateur et s'unir plus intimement à lui. Prévoyant les chemins qu'elle devait traverser, elle s'y assignait différentes stations, qu'elle se représentait comme les lieux où le Sauveur avait souffert, rencontrant ainsi partout les pas de l'unique objet de son amour.

Elle avait recours à Dieu dans tous ses besoins, et ne manquait jamais d'implorer l'intercession de la Sainte Vierge et des saints, et en particulier celle de S. François, de S. Dominique et de S. Jérôme.

La facilité qu'elle avait de diriger vers le Ciel ses pensées et les élans de son cœur, ne lui ôtait rien de la défiance qu'une âme humble doit avoir de ses propres forces;

elle se précautionnait contre les distractions qui troublent souvent les âmes les plus pures pendant l'oraison, en se servant de la méthode que son directeur lui avait enseignée. Ainsi, elle faisait à son âme diverses demandes sur des points de pratique: par exemple, sur l'obligation d'imiter le Sauveur et sur les moyens de s'en acquitter, de vaincre les obstacles qui s'y opposent. Ensuite, elle s'entretenait avec Jésus crucifié. Elle ne tarda pas à faire ses délices de ce salutaire exercice, qui fortifie, qui console, et qui a fait parvenir tant d'âmes à la sainteté. Malheureusement, de nos jours, la méditation est presque abandonnée; on la relègue dans les cloîtres, comme si la vie intérieure n'était pas une chose importante, puisque tout l'Evangile ne tend qu'à nous l'inspirer!

« O homme, s'écrie saint Augustin, fuis pour un instant tes vaines occupations, et

te dérobes aux vaines pensées de ton esprit ; dégage-toi de tes soins, et prends le loisir de penser à Dieu et de reposer sur lui , et dis-lui de toute ton âme : « Enseignez mon » pauvre cœur, ô mon aimable Maître ! »

Tantôt, Marguerite se présentait en la présence du Seigneur comme une ombre anéantie par l'humilité et le repentir ; d'autres fois, elle goûtait à ses pieds, comme Madeleine, les joies de la réconciliation. Et quand, dans le transport de sa tendresse, elle s'appuyait, comme S. Jean, sur le cœur de Jésus, oh ! quelle profusion de grâces le divin Epoux prodiguait à cette âme libre et détachée de tout, et qui ne respirait plus que pour lui !

C'est ainsi que, dans cette vie de travail, de prière et de souffrances dont la seule idée ferait frémir une femme mondaine, Marguerite goûtait un bonheur indicible. Comme elle se réjouissait d'avoir écouté la

voix austère de son bienheureux guide ! comme elle s'étonnait dans les délices dont l'amour divin comblait son cœur, d'avoir pu mettre un instant en parallèle une affection terrestre ! Comme elle se punissait avec rigueur de cette pensée d'infidélité envers le divin Epoux ! Illuminée maintenant des rayons de la sagesse éternelle, elle mettait sa joie dans la souffrance, car on ne vit point sans douleur dans l'amour. Comme sainte Thérèse, elle s'écriait souvent : Mon Jésus, ou douleurs, ou mépris, ou mourir ! Elle redisait aussi cette parole du livre de la Sagesse, qui assure que ceux qui ne sont pas châtiés en cette vie par les faux jugements et par l'injustice des hommes, le sont souvent d'une autre manière par les justes jugements de Dieu.

A l'abri désormais des craintes, des défiances, des jalousies, des troubles et des mécomptes dont l'attachement aux créa-

tures est presque toujours suivi, l'âme sensible de Marguerite savourait les délices de l'amour infini. Rien sur la terre, ni dans le ciel, de plus doux que cet amour ; rien de plus fort, de plus élevé, de plus délicieux, de plus étendu, de plus agréable, de plus complet, ni de meilleur, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut trouver de repos qu'en Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les choses créées (1).

Ah ! si Marguerite s'était refusée à comprendre que Michel lui avait parlé d'après les inspirations de l'Esprit de toute lumière et de toute vérité, que serait devenue cette âme si ardente et si tendre ? Quels déchirements l'auraient peut-être fait souffrir ! Qui sait si l'affection, qui l'avait un instant touchée, ne se fût pas bientôt refroidie, et si l'amertume d'une déception n'eût pas

(1) Imitation.

un jour provoqué en elle le ressentiment et peut-être le désespoir ? C'est que c'est triste et périlleux, alors que tout notre bonheur dépend d'un autre cœur ; mais, maintenant, le bonheur de Marguerite était assuré, il s'appuyait uniquement sur l'amour de Jésus.

La vie est une perpétuelle allégresse, lorsqu'on y accomplit toujours la volonté du divin Maître, et alors son esprit s'empare de vous, il établit son trône dans votre cœur, il s'y couronne, et ensuite, avec une douceur infinie, il s'en proclame le roi. La gloire de Dieu vous devient chère, vous ne vivez plus, c'est le Christ qui vit en vous.

Et plus Marguerite se sentait aimée du miséricordieux Sauveur, plus elle s'animait à la pénitence et au sacrifice. Aussi, son bienheureux frère a écrit qu'à cette époque de sa vie, elle avança plus en un an dans l'amour extatique de Dieu, par la violence

qu'elle se fit et par les victoires qu'elle remporta sur l'amour-propre, que ne font, en soixante ans, les personnes dévotes, qui ne savent pas se surmonter en tout et combattre par leurs actions les maximes du monde.

XIII.

Zèle de Marguerite pour le salut des âmes.

Etant ainsi tendrement unie au Sauveur et méditant continuellement les adorables mystères de sa vie et de sa mort, comment Marguerite n'eût-elle pas été touchée des maux et des périls des âmes dont le salut lui a coûté tant de larmes et de douleurs ?

Dès le commencement de sa conversion, elle ressentit pour les pécheurs une profonde pitié, et plus elle avançait dans les voies de l'amour divin, plus elle brûlait de ce zèle ardent, de ce feu de la charité, qui la

consommait. Comme la séraphique Thérèse, elle ne se lassait jamais de recourir au Sacré-Cœur de Jésus pour obtenir pitié et miséricorde envers les pauvres égarés. On ne comprend pas assez la puissance de la prière, parce qu'on se fait une faible idée de la bonté de Dieu. N'est-ce pas ce Jésus qui a dit : « Demandez et vous recevrez ? » O vous, âme fervente, qui sollicitez pour la conversion de cette personne qui vous est si chère, ne vous découragez pas, demandez, suppliez avec une entière confiance. Celui qui vous tient compte de tous vos soupirs vous accordera, à proportion du temps que vous aurez employé à demander. Les anges vous amassent un trésor qui comblera tout d'un coup, qui surpassera tous vos désirs.

Non-seulement mademoiselle Le Nobletz priaït pour le succès des prédications de son frère, mais elle secondait son zèle pour

le salut des âmes de toute l'énergie de son caractère, car un cœur vigoureux aime et veut puissamment ; et, comme dit S. François de Sales : « Les cœurs à demi-morts, à quoi sont-ils bons ? »

Je crois que, dans son *Histoire des Moines d'Occident*, M. le comte de Montalembert a fait la remarque que presque chaque saint particulièrement dévoué au salut des âmes, a été secondé par le zèle, ou encouragé par l'affection d'une femme pieuse. Quoi qu'il en soit, Michel disait en breton, en parlant de Marguerite :

« *Carantez c'hoar*

» *Piou a goar ?* »

« Qui peut connaître l'amitié d'une sœur ? »

Il avait coutume de l'appeler dans ses missions, lorsqu'il commençait à voir germer la semence divine ; car la généreuse fille, par ses soins, son assiduité, sa bonté, sa

douceur, avait le don de persuader les esprits et de gagner les cœurs. Quoique sa charité fût universelle et son zèle sans bornes, elle s'occupait particulièrement de l'instruction des pauvres paysannes, parce qu'elles étaient plus délaissées, plus disposées peut-être que d'autres à l'influence de la grâce, et qu'enfin près d'elles rien ne flattait l'amour-propre.

Marguerite leur expliquait avec soin l'Evangile, elle voulait que ces pauvres paysannes devinssent des femmes sérieusement chrétiennes, et non pas des machines qui ne pratiquent la religion que par routine et qui n'ont que l'écorce du christianisme. Beaucoup, n'ayant eu pour curés que des prêtres ignorant la langue bretonne, ne connaissaient Jésus-Christ que de nom, et le livre divin était resté pour elles le livre aux sept sceaux. Avec la grâce du Sauveur, Marguerite éclaira ces âmes et en disposa

un grand nombre à faire des confessions générales.

Elle obtint beaucoup de conversions par le moyen des tableaux énigmatiques composés par monsieur Le Nobletz et où il avait renfermé toute la sainte doctrine. On voit encore plusieurs de ces tableaux dans nos campagnes bretonnes. Le Père Quintin et le Père Maunoir s'en sont servis à l'exemple de Michel, et leur explication fait encore aujourd'hui plus d'impression que le sermon le mieux débité.

Du temps de Michel Le Nobletz, l'explication de ces peintures mystiques était toujours précédée d'une lecture de piété faite à haute voix et suivie d'une leçon de catéchisme, et enfin du chant des cantiques en langue bretonne. Ces cantiques devinrent si populaires dans tout le pays, qu'on n'entendait autre chose dans les champs parmi les laboureurs et les bergers, et,

sur la mer, parmi les marins et les pêcheurs.

Les Bretons aiment passionnément la danse et quittent volontiers leur travail ou leur repas, quand ils entendent le son du *binou*. Les jeunes hommes et les jeunes filles de la petite ville de Douarnenez passaient les jours de fêtes et de dimanches, et même les nuits suivantes, à danser et à boire. Il y en avait même qui dansaient, les jours de pardon, dans l'intérieur des chapelles, se figurant honorer ainsi le saint patron qu'on y révérait. Superstition qui venait évidemment d'un reste du paganisme. Il y avait quatre de ces jeunes filles que Marguerite connaissait davantage ; elle les appela, causa quelques instants avec elles, et les invitait à la suivre, leur promit de les faire passer le temps d'une manière qui aurait pour elles le charme de la nouveauté. Malgré leur désir de se rendre à la danse, elles

n'osèrent refuser une invitation faite si gracieusement par une demoiselle aussi respectable ; plusieurs de leurs compagnes les suivirent dans une longue pièce qui servait de salle d'école à la sainte fille, qui, ne voulant pas les priver tout-à-fait de leur exercice favori, se mit à chanter une ronde bretonne et les fit danser.

Pour les délasser, elle leur enseigna ensuite divers petits jeux où elle perdait exprès, afin de les attirer davantage et de leur faire trouver bon tout ce qu'elle tâcherait plus tard de leur persuader.

La réunion du dimanche suivant fut bien plus nombreuse, car une foule de jeunes filles, informées de la bonté et de la gaité de mademoiselle Le Nobletz, abandonnèrent les joueurs de *binou* pour aller passer l'après-midi avec elle. Cette journée s'écoula, comme la première, dans tous les plaisirs innocents qu'elles pouvaient sou-

haïter. Le troisième dimanche, après une heure ou deux de danse, Marguerite leur fit entendre que les plaisirs devenaient fastidieux lorsqu'ils se prolongeaient ; elle ajouta que nous n'avons pas été créés et mis au monde pour nous divertir, et qu'il est bon parfois de s'occuper de choses sérieuses.

Alors, elle les conduisit dans l'oratoire où étaient exposées les peintures de dom Michel. Les quatre fins de l'homme y étaient représentées d'une manière énergique et propre à faire impression. En leur expliquant ces tableaux, la zélée Marguerite leur parla avec force de tout ce qu'il y a de vain et de péril dans les plaisirs mondains ; de la rigueur de la justice divine, de l'éternité, des peines de l'enfer, et, enfin, de l'obligation où elles étaient de se faire instruire. Ces jeunes filles furent vivement touchées et promirent de revenir aux instructions

de mademoiselle Le Nobletz. Elle les leur continua avec un succès bien consolant.

Que d'âmes se donneraient à Dieu si on leur enseignait à le connaître ! Répandons la lumière autant que nous le pourrons. L'explication du catéchisme serait une œuvre si facile et si méritoire ! Nos heures de loisir seraient si bien employées à instruire le pauvre peuple !

Il y avait, au nombre des disciples de Marguerite, sept ou huit jeunes filles plus portées que les autres à la piété ; elle voulut les engager dans les voies de la perfection. Pour les y exciter, elle les conduisit un jour dans son oratoire, et ayant fermé les portes et les fenêtres, elle leur présenta un grand crucifix, les entretint des souffrances du Sauveur, des peines de l'enfer et du purgatoire, et de la nécessité de faire pénitence. Elle termina cette exhortation en prenant la discipline avec une ferveur qui

acheva d'impressionner ces pauvres filles, déjà touchées par son éloquence. Elles embrassèrent en pleurant la croix de Jésus-Christ, et persévérèrent dans la piété et la mortification.

Mademoiselle Le Nobletz gagna aussi à Dieu, par ses exemples et ses instructions, plusieurs femmes de la noblesse, qui professèrent le mépris du monde. Il se rencontra beaucoup de ces âmes choisies dans les villes du Conquet, de Morlaix et de Douarnenez. Par ordre du saint missionnaire, Marguerite fit un assez long séjour dans cette dernière ville. On cite, parmi les personnes qui furent touchées des instructions de Michel et de sa sœur : Mesdames de Catelan et de Balaire, leurs parentes ; mademoiselle de Kerbescout et la demoiselle Le Gall, qui se dévouèrent au soin des malades et apprirent de Marguerite à composer des remèdes avec des

simples cueillis dans les champs, et puis, deux sœurs de la maison de Kerourien qui entrèrent dans un monastère, où elles ont laissé une mémoire vénérée.

C'est ainsi que Dieu accordait à ce frère et à cette sœur si dignes l'un de l'autre, la plus précieuse des récompenses, celle de faire connaître et goûter la vérité et la vertu, et d'attirer les âmes à Jésus-Christ.

XIV.

Charité de Marguerite.

La charité de mademoiselle Le Nobletz avait toutes les qualités que demande l'apôtre : elle était « douce, patiente, bienfaisante et universelle. »

Elle se souvenait que Jésus a vécu comme un pauvre, travaillé comme un pauvre, qu'il a reçu le pain de chaque jour de la main des saintes femmes qui le suivaient pendant ses prédications. Comment donc n'eût-elle pas aimé, servi, respecté les pauvres ? Aucune privation ne lui coûtait pour les secourir, et elle eût volontiers

employé pour cela tout le fonds de son bien, si son frère ne s'y était opposé. Mais tout son revenu passait en aumônes, et quand il était épuisé, elle allait quêter chez les riches du voisinage, qui la refusaient rarement, car cette avocate des malheureux implorait l'aumône d'une voix si douce et savait tirer de son âme sensible des accents qui auraient amolli les cœurs les plus durs ! Non-seulement elle versait l'aumône dans le sein des pauvres, mais toujours des paroles amies et souvent des pleurs de compassion. Aussi, comme ils la vénéraient !

Les petits enfants surtout témoignaient une grande joie en voyant Marguerite, et elle aimait à en être suivie, car le divin Maître a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Elle avait aussi une grande charité pour les pauvres malades ; elle s'était associée plusieurs personnes pour les visiter et

les soigner ; elle faisait elle-même leurs bouillons, préparait leurs repas, faisait leurs lits et leur rendait avec bonheur les services les plus humbles et les plus répugnants. Une pauvre orpheline qu'elle instruisait et qu'elle nourrissait, l'accompagnait ordinairement dans ses visites charitables.

A l'exemple de S^{te} Elisabeth de Hongrie, elle venait souvent prier au chevet des agonisants ; elle se servait pour les exhorter et les consoler, à une heure si décisive pour le salut, de la méthode que lui avait donnée son frère, et Dieu bénissait son zèle. Jamais elle ne désespéra du salut d'une de ces âmes rachetées par le sang de Jésus. Ne savait-elle pas qu' « aucune impossibilité n'est placée ici-bas entre la grâce et l'âme, tant qu'il reste un souffle de vie ? » (1)

(1) Le R. Père de Ravignan.

D'ailleurs, la bonne Marguerite était toujours disposée à interpréter favorablement les actions d'autrui ; c'est l'orgueil qui rend sévère, et elle était si humble ! Quand la faute du prochain était manifeste et ne pouvait être excusée, elle disait que peut-être un jour le coupable ferait pénitence et deviendrait un grand saint.

Sans chercher à deviner l'énigme du malheur, les causes de la misère, le premier mouvement de mademoiselle Le Noletz était de secourir et de consoler.

Si au dix-septième siècle on ignorait la science des calculs philanthropiques et économiques, si on exaltait moins la classe des prolétaires, si on n'imprimait pas tant de phrases pompeuses sur le pauvre peuple, on suivait tout uniment et tout simplement la pente naturelle de la charité, qui court au malheur comme l'eau à la mer.

Marguerite, qui n'avait sûrement point

étudié la *question du paupérisme*, avait un sentiment trop profond de la dignité des pauvres de Jésus-Christ, pour parler jamais à l'un d'entre eux avec dédain ou indifférence. Elle sacrifiait toujours une partie de son repas pour les pauvres malades ou les pauvres honteux. Michel lui avait enseigné à panser les plaies, et elle guérit plusieurs infirmes que les chirurgiens avaient déclarés incurables.

Il semblait que les souffrances des autres devinssent les siennes, tant elle mettait d'empressement à les soulager. Jamais de dégoût, jamais d'impatience. Elle possédait ce don si rare de la bonté prévenante, don du ciel, qui ne s'acquiert pas, rayon des anges de Dieu, cédé aux anges d'ici-bas.

Hélas ! la charité se refroidit, le cœur s'endurcit, parce qu'on oublie trop que le Christ a dit que ce que nous ferions au plus petit de nos frères il le regarderait

comme fait à lui-même, et qu'il a annoncé qu'il dirait un jour aux bénis de son Père :
« J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade ou en prison, et vous m'avez visité. »

XV.

Mademoiselle Anne Le Nobletz.

Depuis que Marguerite, non sans un grand déchirement de cœur, avait quitté la maison paternelle, sa jeune sœur Anne, restée près de ses parents, les consolait par son respect, son obéissance et la délicatesse de ses attentions.

D'un caractère doux et paisible, elle n'était pas douée de cette énergique résolution qui portait son frère Michel et sa sœur Marguerite à la conquête des âmes.

Elle ne savait que prier.

En directeur éclairé, monsieur Le Nobletz avait compris que cette belle et tendre fleur devait s'épanouir dans la solitude, au pied des autels. Le souffle orageux de la vie active l'aurait brisée.

C'est qu'il faut une grâce particulière, une force peu commune pour aller à la recherche de la brebis égarée, l'arracher à Satan, pour la jeter dans les bras du Sauveur. C'est qu'il faut bien du courage pour regarder sans frémir les misères morales, plus hideuses que les misères physiques, et pour supporter, sans que le cœur s'en brise, la douleur intense causée par la chute du pécheur qu'on avait relevé.

Ce fut au commencement de l'année 1608 que Michel obtint de ses parents la permission de conduire la jeune Anne dans un monastère où elle désirait faire une retraite. Elle en sortit le cœur tout embrasé de l'amour divin, et ne désirant plus que de

plaire à Dieu et de s'unir plus étroitement à lui.

C'était une âme très-contemplative, et ces âmes-là, par la ferveur de leurs prières, sauvent souvent bien des pécheurs, sans s'en douter.

Ainsi, il est permis de croire que cette jeune vierge, sans quitter son oratoire, aida puissamment, par ses oraisons et ses pénitences, aux œuvres de zèle de son frère et de sa sœur. Oh ! quelle joie pure devait éprouver Marguerite de cette union de sentiments entre elle et sa chère Anne !

Par une tendre dévotion au Verbe incarné, et en souvenir de la crèche de Bethléem, Anne s'était fait un ermitage dans un coin de l'étable de Kerodern ; elle aimait à y apporter son ouvrage et à y travailler, soit en méditant, soit en chantant un de ces cantiques que viennent écouter les anges du Ciel.

Les dames du voisinage ne pouvaient comprendre ce goût pour la solitude et pour la pauvreté, et, à l'exception de Michel et de Marguerite, les frères et sœurs de la jeune contemplative, accoutumés à la voir tenir sa place dans le salon de famille, attribuaient son changement de conduite à une humeur mélancolique et sauvage. Mais il n'en fut pas ainsi du père et de la mère qui, maintenant éclairés de la grâce, admiraient leur fille au lieu de la blâmer. D'ailleurs, comme son doux recueillement ne nuisait en rien à la bonté et à l'amabilité de son caractère, et y ajoutait, au contraire, un charme inexprimable, on finit par lui rendre justice, et par la laisser libre de fuir le monde et d'adopter entièrement cette vie de retraite et de prière qui pour elle avait tant d'attraits !

O délices de l'union intime avec Jésus, que n'êtes-vous plus goûtées ! Aimer Dieu, être aimé de Dieu, se le dire à chaque ins-

tant ; converser avec lui et avec ses anges ; aimer jusqu'à trouver le bonheur dans le sacrifice et dans la souffrance ; ne vivre que pour Dieu , ne respirer que pour lui ; être délivré des inquiétudes , des vanités , des assujettissements du monde , ô Anne ! ô Marguerite ! quelle fut votre félicité !

On est d'abord surpris que ni les sœurs de dom Michel Le Nobletz , ni Françoise de Quisidic , dont il était le conseiller , ne se soient consacrées à Dieu dans le cloître ; c'est qu'il avait jugé vraisemblablement , qu'ainsi que tant de vierges de la primitive Eglise , elles devaient rester dans le monde pour l'édifier de leurs vertus , en foulant aux pieds ses vanités.

Sans avoir de rang dans l'Eglise , mais toujours respectées quand elles sont dignes de l'être , beaucoup de femmes vivent , de nos jours , dans le célibat : les unes au milieu de la famille , d'autres dans la solitude.

Beaucoup d'entre elles ont de ces vertus sans éclat , souvent ignorées du monde , mais regardées de Dieu. Combien , par leur charité intelligente et active , font la consolation de nos pauvres campagnes ! Chez la femme isolée , que le monde brillant dédaigne , oublie ou accable parfois de ses sarcasmes , que d'infortunes sont soulagées , que de pauvres trouvent un bon accueil , l'huile et le vin pour leurs blessures , l'enseignement pour les petits , la charité pour tous !

XVI.

Les associées de Marguerite.

Nous avons dit que Marguerite Le Nobletz fut secondée dans ses œuvres de miséricorde par plusieurs personnes vertueuses qui avaient été instruites par le vénérable maître Michel. Selon sa coutume, il leur avait recommandé de prendre le conseil du monde, dans toutes leurs affaires, afin de faire toujours le contraire de ce qu'il conseille, et de ne juger de leurs progrès que par ceux qu'elles auraient faits dans le mépris du monde, dont toutes les maximes sont opposées à celles de l'Evangile.

Nous avons déjà jeté un coup d'œil sur

Françoise Troadec ; à cette pieuse veuve se joignirent bientôt Claude Le Bellec, Donnat Rolland, Anne Kerodern, Clémence Le Goff, etc. Claude Le Bellec était une marchande de la petite ville de Douarnenez, qui pendant beaucoup d'années ne s'était occupée que de ses intérêts temporels. Dieu, qui avait sur elle des desseins de miséricorde, inspira au saint missionnaire la pensée de lui demander l'hospitalité ; elle l'accueillit avec empressement, et bientôt un rayon de la grâce éclaira sa conscience ; elle reconnut tout le vide de sa vie. Michel, dans un seul entretien, lui avait révélé le *don de Dieu*. Sa conversion fut complète, et, réparant le temps perdu, elle se hâta de marcher, courageuse et résolue, à la suite de mademoiselle Le Nobletz.

Claude ne savait pas lire, et se servait souvent d'images peintes sur parchemin que lui avait données son guide spirituel. Cha-

cune de ces images lui offrait un sujet de méditation.

Cette excellente femme fut très-utile à Marguerite, pendant les missions, en l'aidant à expliquer ces peintures, et par ce moyen, elles enseignèrent la religion à une infinité de personnes.

Ce fut à la sollicitation de Claude Bellec que le curé de Ploaré établit dans son église l'excellente coutume de faire chanter tous les dimanches, par les enfants, les commandements de Dieu.

Elle allait à tous les *pardons*, y apportait les tableaux de Michel Le Nobletz, et les expliquait à la foule avec tant de charme et d'onction, que les jeunes gens et les jeunes filles, oubliant le jeu et la danse, s'assemblaient autour d'elle pour l'écouter.

Cependant, comme Dieu éprouve ses amis, il arriva que la charitable veuve fut persécutée et que son zèle fut mal compris.

Le juge séculier voulut même la faire mettre en prison, et le curé de Ploaré, qui lui avait d'abord été favorable, l'accusa devant l'évêque, alléguant que S. Paul défend aux femmes la prédication. Dans cette cruelle épreuve, Marguerite consola la pauvre Claude, et maître Le Nobletz prit hautement son parti. Il écrivit au grand vicaire, messire Germain de Kerkelen, une lettre datée de Douarnenez (1), par laquelle, après plusieurs remarques fort justes, il concluait, avec S. Thomas, qu'une femme peut enseigner, et que Dieu accorde quelquefois à ses humbles servantes des dons extraordinaires de grâce, de science, et une merveilleuse facilité à s'expliquer.

Qui sait, en effet, si cette vive sensibilité, partage de la plupart des femmes, et dont elles abusent parfois (comme nous

(1) Le 17 juillet 1625.

abusons, hélas ! de tant de dons célestes), ne leur a pas été donnée pour toucher les cœurs endurcis et les gagner à Jésus-Christ, par le charme ineffable de la douceur et de la tendresse !

L'apologie de Claude fut parfaitement accueillie à l'évêché, et on exhorta les pieuses associées de Marguerite à continuer leurs instructions, sans se rebuter des difficultés et des tracasseries.

C'est sur la côte de Douarnenez que dom Le Nobletz et sa sœur avaient rencontré Donnat Rolland. Cette pauvre femme gagnait sa vie à faire des filets pour la pêche. Elle était, à cette époque, âgée de plus de quarante ans, et son ignorance était telle, qu'elle ne savait ni le *Credo*, ni le *Pater*. La curiosité l'attira au premier sermon du vénérable missionnaire ; ensuite elle y retourna avec le désir de s'instruire ; puis elle y conduisit son mari, qui se convertit

et se prépara, par la pénitence, à l'autre vie où Dieu ne tarda pas à l'appeler. Devenue veuve, Donnat Rolland se consacra tout entière aux bonnes œuvres. Ne sachant pas lire, elle répétait ce que Michel et Marguerite lui avaient enseigné ; et cette humble paysanne s'exprimait avec une éloquence si simple et si touchante, qu'elle attirait à Jésus les savants et les ignorants. Sa réputation de vertu s'étendit tellement, que de nobles demoiselles vinrent sous son toit de chaume, pour apprendre d'elle la science du salut.

Il y avait encore : Clémence Le Goff, modèle des femmes mariées et des mères de famille, qui se levait dès l'aurore pour s'entretenir avec Dieu dans l'oraison où elle puisait la force de souffrir avec patience la méchanceté de son époux ; Anne Kero-dern, qui était chargée par mademoiselle Le Nobletz d'aller à la découverte des pauvres

honteux; Eléonore Trépot, dont le sujet de méditation était sans cesse la passion du Sauveur, et qui obtint la grâce de souffrir quelque chose des douleurs du couronnement d'épines.

Non-seulement ces pauvres femmes suivirent les pas de Marguerite à Douarnenez, à Ploaré et à Plouguerneau, mais, sans doute, aussi au Conquet et à St-Mathieu.

Bientôt tout le pays changea en bien, par les soins bénis de ces femmes apostoliques. Dom Michel y introduisit la sainte coutume de recevoir chaque mois la divine Eucharistie, d'assister chaque matin, au point du jour, à la sainte messe, d'examiner sa conscience chaque soir, et de faire lire publiquement, dans chaque famille, une page de l'Evangile avant d'aller se reposer.

La mission de Landerneau fut moins heureuse en bons résultats; ni les exhortations de dom Michel, ni l'exemple de sa

sœur, ne purent déterminer les femmes de cette petite ville à renoncer au luxe et aux plaisirs. Quelques-unes seulement se convertirent et elles persévérèrent jusqu'à la fin. Mais ce fut à l'île de Sizun que les efforts des zélés missionnaires produisirent de grandes choses; et il y avait beaucoup à faire, car le peuple de cette île, à demi-sauvage, était plongé dans la superstition; ils croyaient, par exemple, comme encore d'autres Bas-Bretons, que le diable a fait le blé-noir, et le bon Dieu seulement le froment; aussi, après avoir récolté le blé-noir, ils en jetaient quelques grains dans un fossé pour en faire hommage à Satan. Bientôt toutes ces erreurs furent dissipées, tous ces cœurs se réveillèrent et se donnèrent à la vérité qui est Dieu.

Le révérend père Vergus, qui a écrit la vie de Michel Le Nobletz, assure que de longues années après cette mission il n'y

avait plus dans l'île de Sizun un seul homme vicieux, et que la bénédiction de ce saint homme en avait même fait disparaître tout reptile venimeux.

Le premier conseil que dom Michel avait donné à ses sœurs et à toutes les personnes qui se mettaient sous sa direction, était qu'elles s'abandonnassent avec une entière confiance à la Providence et qu'elles se persuadassent bien que tout ce qu'elles feraient serait inutile, tant qu'elles se croiraient capables de quelque chose et qu'elles n'attendraient pas tout de Dieu.

C'est ainsi qu'avec la prière, l'humilité, la confiance, de simples femmes étaient devenues des héroïnes de charité.

XVII.

Mort édifiante d'Anne Le Nobletz.

Le bon sire de Kerodern était mort dans son manoir, en 1612, et Françoise de Lesguern, sa fidèle compagne, ne lui avait survécu que jusqu'au commencement de 1615. Tous deux moururent en paix, entourés de leurs enfants, et remplis d'une ardente espérance en la bonté de Jésus-Christ. Les bons vieillards entrevoyaient déjà sans doute un rayon de cette immense

gloire céleste que leur bienheureux fils leur avait préparée.

Après avoir fermé les yeux de ses chers parents, Anne quitta Kerodern et chercha une habitation plus humble ; elle se retira dans une petite maison recouverte de paille, qui rappelait le dénuement de la crèche du Sauveur : c'était tout près de l'église de Plouguerneau. Il n'y avait que deux pièces ; dans l'une était sa modeste couchette, son crucifix, sa discipline ; dans l'autre, elle réunissait de pauvres petites filles pour leur enseigner le catéchisme.

Aujourd'hui un couvent de *Sœurs blanches* s'élève au lieu où était située la sainte chaumière. De pauvres vieillards infirmes y sont reçus et soignés. On y montre encore la pièce où mademoiselle Anne Le Nobletz faisait l'école. Elle est réservée aux enfants les plus pauvres, à ceux qui ne peuvent rien payer. Une vénérable religieuse les

instruit, en se souvenant d'Anne Le Nobletz. On n'a pas oublié, dans le pays, qu'elle passait une grande partie de ses matinées prosternée devant le Saint-Sacrement. C'est là que cette âme si pure s'entretenait avec son divin Epoux, écoutée seulement de ses frères les anges. Eux seuls pourraient redire les torrents de délices, les sentiments vifs et profonds qui l'enivraient.

Comme elle savait que « la délicatesse et l'oraison s'accordent mal ensemble (1), » elle pratiquait avec courage la mortification de l'esprit et des sens, et était, ainsi que sa sœur Marguerite, fidèle au règlement de vie prescrit par monsieur le Nobletz. Sans faire les longues courses de charité auxquelles l'Esprit-Saint avait appelé sa sœur, elle allait, parfois, dans les maisons voisines accomplir les œuvres de miséri-

(1) S^{te} Thérèse.

corde. Elle se retirait de bonne heure, et passait ses soirées à lire, à prier et à travailler pour les pauvres.

Anne s'offrait sans réserve à Jésus-Christ, lui faisant un continuel sacrifice de son âme. Elle n'avait nul souci de l'opinion du monde. Dieu, qui remplissait son âme et qui l'absorbait complètement, la comblait d'amour et de grâces. S'unir à lui, avec la certitude de ne jamais le perdre, était devenu son seul désir. Comme beaucoup de saintes, ce désir la consuma.

Elle mourut jeune ; Marguerite l'assista dans sa dernière maladie ; et Dieu sait combien doux et consolant dut être l'entretien suprême de ces deux sœurs qui avaient tout quitté pour Jésus. C'étaient Marthe et Marie se parlant de la puissance et de la bonté du divin Maître !

La douce Anne se plaignait seulement de ne pas assez souffrir ; d'autres jeunes filles

regrettent, en mourant, les plaisirs de la vie, elle n'en regrettait que les austérités. On assure que, couchée sur le lit funèbre, elle voulut, à l'exemple de saint Louis de Gonzague, se faire infliger la discipline, que sa main débile ne pouvait plus soulever. Dans sa profonde humilité, elle recommanda à Marguerite de la faire enterrer sous la dernière dalle au bas de l'église paroissiale. Quelques vieillards se rappellent le lieu précis où elle fut déposée. C'est auprès des fonts baptismaux de la nouvelle église. Avec quelle vénération nous nous y sommes agenouillée.

Anne, remplie de paix et de consolations, expira entre les bras de Marguerite. Dom Michel ne put l'assister à ses derniers instants ; il revenait des missions de Cornouaille, lorsqu'il apprit sa mort. Il pleura, et tombant à genoux au milieu du chemin, il adressa à Dieu une prière fervente, puis

il se releva tout rayonnant et s'écria que sa sœur était bien heureuse, qu'elle n'avait plus besoin d'expiation, et que son âme, en quittant la terre, avait goûté aussitôt les joies de la vie éternelle.

XVIII.

Les Communions de Marguerite.

Après avoir rendu les derniers devoirs à leur jeune sœur, Michel et Marguerite retournèrent à la pêche des âmes. Ils étaient remplis de consolation à la pensée qu'il y en avait une de plus dans le ciel pour les assister de leurs prières. Ils savaient qu'ils la retrouveraient près du cœur de Jésus qu'elle avait tant aimé, et qu'en les attendant, elle allait tresser leurs couronnes. « Oh ! quelle joie, se disaient-ils, quand la douce Anne viendra au-devant de nous, rayonnante des splendeurs des cieux !... »

Et ils s'encourageaient mutuellement à persévérer dans la vertu.

Plus sévère pour Marguerite qu'il ne l'avait été pour Anne, soit parce qu'un jour elle s'était laissé reprendre aux attaches terrestres, soit plutôt parce qu'il savait que cette âme énergique était capable de sacrifices héroïques, Michel ne lui passait pas la plus légère imperfection. Elle le suivait et lui obéissait avec la douceur d'un enfant. Jamais elle ne disait : « C'est assez. » — Jamais elle ne cherchait le repos. Afin de fortifier de plus en plus son âme et de l'animer davantage au sacrifice, il lui permettait de recevoir souvent la nourriture eucharistique, et il lui avait tracé, sur un petit livre de parchemin, les exercices qu'elle devait faire et qu'il faisait lui-même pour se préparer à la sainte communion.

Le premier de ces exercices consistait en actes de foi sur la présence de Jésus au Saint-

Sacrement de l'autel. Elle l'y considérait tel qu'il était dans la crèche, entre les bras de sa sainte mère, aussi véritablement présent qu'il l'est maintenant dans le ciel, et comme il le sera sur la terre au jour du jugement.

Elle l'adorait comme son Sauveur, son Roi et son Epoux, comme son Juge.

2° Elle tâchait de conserver son âme dans une paix profonde et d'en bannir toute pensée qui ne fût pas uniquement pour Dieu, afin de pouvoir l'entretenir cœur à cœur.

3° Elle offrait la sainte communion pour rendre à Dieu le juste tribut de gloire qu'il doit tirer de toutes les choses créées ; pour le remercier de ses bienfaits et surtout du sacrifice de la croix ; pour la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes du purgatoire, et enfin pour obtenir, en mangeant le pain des forts, les grâces nécessaires

pour éviter le péché et pratiquer la vertu.

4° Elle purifiait son âme par un tendre repentir et elle faisait quelque acte de mortification.

5° Elle s'excitait au respect avec lequel on doit approcher de la Table Sainte ; elle comparait sa bassesse et sa misère avec la grandeur et la majesté de Dieu caché dans l'Eucharistie ; elle élevait vers lui d'ardentes aspirations :

« Mon Dieu, ce n'est qu'avec une extrême confusion que j'ose vous regarder ; oui, mon Seigneur et mon Roi, bien loin d'être digne que vous me visitiez, je ne le suis même pas de baiser vos pieds sacrés, comme Madeleine. Est-il possible, ô mon Dieu ! que j'aie toute ma vie l'honneur de manger votre pain à votre table ! que vous fassiez un si grand honneur à une si chétive créature, pour qui ce serait trop de bonheur de ramasser, quelquefois, les miettes de ce

pain sacré, après que vous en auriez rassasié vos plus fidèles serviteurs ! »

6° Elle méditait sur l'amour infini du Sauveur, et faisait des actes de désir, disant avec S. Jean l'Evangéliste : « Je viens à vous, ô source admirable de bonheur, parce que je suis altéré, et vous m'avez promis de boire les eaux vives de l'immortalité » (1). Et puis elle disait avec l'épouse des Cantiques : « O le bien-aimé de mon cœur, je suis uniquement à vous, comme vous êtes tout à moi ! Venez donc, ô mon aimable Sauveur ! »

7° Elle conviait la sainte Vierge à ce divin banquet ; elle invitait les anges et les saints, surtout les saints patrons de sa famille, à venir environner l'autel au moment de la communion.

Oh ! qui dira l'extase de l'heureuse Marguerite, quand elle possédait l'hostie d'a-

(1) S. Jean, ch. 4, v. 13.

mour ! en adorant en elle-même cet époux, ce père, cet ami, auquel tous les instants de son existence étaient consacrés ! Elle emportait Jésus dans son âme, et alors les souffrances et les épreuves lui paraissaient peu de chose, et sa vie s'écoulait en la présence de Jésus, fête non interrompue, douce attente du ciel entre cette communion et l'espérance de la communion du lendemain.

XIX.

Colères des démons.

Les démons, dit Bossuet, ne sauraient considérer sans un extrême déplaisir que dans des membres mortels nous puissions, par la miséricorde divine, approcher de la pureté des puissances incorporelles ; souvent ils déchargèrent sur les saints toute l'impétuosité de leur rage. Ils tourmentèrent aussi Marguerite ; ils étaient jaloux de son bonheur, et furieux de sa constance à prier et à se mortifier, et sans doute ils s'indignaient surtout qu'elle eût contribué à éloigner tant d'âmes du chemin de l'enfer !

Je n'ignore pas que les philosophes du dix-huitième siècle se sont moqués de la croyance aux esprits des ténèbres. « Pour nous empêcher de croire en Dieu, on avait essayé de nous empêcher de croire au diable » (1). Il arrive même que parmi les catholiques il se trouve des hommes qui craindraient de passer pour crédules s'ils ne souriaient dédaigneusement à certains récits de la vie des saints, où les mauvais esprits jouent souvent un grand rôle. Cependant, depuis Job jusqu'à nos jours, que d'exemples authentiques des efforts de Satan contre les justes !

Voyez les légendes de S. Benoit, de S. Antoine, de S. François d'Assise, de S. Jean de Dieu, de S^{te} Magdeleine de Pazzi, de S^{te} Catherine de Gênes, de S^{te} Françoise Romaine, de S^{te} Lidivine, de S^{te} Thérèse.

(1) Le marquis de Roys.

Et dans une époque plus rapprochée de nous, le vénérable curé d'Ars, M. Vianney, ne fut-il pas tourmenté de la manière la plus persistante et la plus pénible par celui qu'il appelait le méchant Grappin ?

Souvent, lorsque Marguerite commençait son oraison, l'ennemi de toute joie et de toute vertu, rempli de fureur en voyant la paix et le contentement de son doux visage, la saisissait par derrière et la jetait avec violence contre les murs de sa cabane, en poussant, pour l'épouvanter, d'affreux hurlements. Une des filles pieuses qu'elle avait instruites dans les voies du ciel, demeura avec elle un Carême entier, et fut parfois témoin de ces persécutions. Elle a raconté que le malin esprit entraît quelquefois par la fenêtre, sous une forme monstrueuse ; il lui arriva aussi d'entrer sous les habits de dom Michel, ou de quelqu'autre ecclésiastique.

Mais le bienheureux Michel engagea sa sœur à mépriser ces ruses de Satan, et comme il avait la plus grande confiance dans les bons anges, il recommanda à Marguerite de faire une neuvaine pour implorer leur assistance. Il se souvenait avec une sainte joie de la victoire remportée par S. Michel Archange, son glorieux patron, sur l'orgueilleux Lucifer. Ce fut en appelant les bons anges à son secours et en s'armant du signe de la Croix, que mademoiselle Le Nobletz parvint à chasser les apparitions diaboliques.

Hélas ! pourquoi pensons-nous si peu aux saints anges ? Pourquoi ne recourons-nous pas à eux, non-seulement dans la tentation, mais encore dans les heures d'ennui et de découragement ? Pourquoi, dans les déceptions de la vie, dans ces dures épreuves, dans ces brisements du cœur inévitables, dans ces séparations qui nous

désolent, dans tous nos malheurs, dans toutes nos souffrances, ne pas jeter un cri vers l'ange gardien, l'ami providentiel ? Peut-être, d'un reflet de son aile d'or, il dissiperait bien des nuages, et sans doute il nous consolerait, comme Marguerite, en nous montrant le ciel.

XX.

Marguerite offre sa vie en sacrifice.

Après avoir passé sa vie dans l'exercice de la charité, Marguerite fut martyre de cette belle vertu. Clémence Le Goff, nièce de la vertueuse Claude Le Bellec, avait été instruite et dirigée dès son enfance par monsieur Le Nobletz. Mais, malheureusement, elle avait été mariée à un homme vicieux et brutal. La pauvre femme supportait avec une patience admirable sa triste situation. Elle ne se plaignait point, ne faisait jamais à son mari de réponse désobligeante, et, confiante en la Providence,

élevait ses cinq enfants dans la crainte de Dieu. Mademoiselle Le Nobletz estimait infiniment Clémence Le Goff; elle savait qu'elle souffrait depuis bien des années dans le silence et l'humilité.

C'était la fête de S. Laurent, diacre et martyr, et ce jour était célébré par Marguerite avec la plus grande dévotion, car c'était l'anniversaire de son départ du manoir de Kerodern, qu'elle avait quitté pour vivre dans le parfait mépris du monde. Elle sortait de l'église où elle venait d'entendre la sainte messe et de recevoir la sainte communion, lorsqu'on vint la prévenir que Clémence Le Goff était dangereusement malade et qu'elle désirait la voir. Marguerite, qui ne faisait jamais attendre les pauvres, prit immédiatement le chemin qui conduisait à la misérable chaumière où Clémence, minée par la fièvre et torturée par d'atroces douleurs, sentait qu'elle allait

mourir. Malgré sa piété, l'infortunée ne pouvait retenir ses larmes à la pensée navrante de laisser ses jeunes enfants à la merci de leur père.

Hélas ! combien de pauvres femmes du peuple ont de ces angoisses ! Combien, brisées jeunes par le malheur, laissent avec désespoir ce qu'elles avaient de plus cher et de plus sacré au monde, de pauvres petits êtres faibles et chétifs, entre les mains froides et brutales d'un misérable indigne du nom de père !...

Les enfants de la pauvre Clémence mêlaient leurs pleurs à ceux de leur mère, dont ils entouraient le lit de paille, se serrant les uns contre les autres comme de petits oiseaux qui pressentent que leur nid va être abandonné.

Marguerite, en les regardant, se sentait profondément émue.

Un grand christ de bois, seul et touchant

ornement de l'humble foyer, semblait tendre ses bras crispés à la famille désolée. Mademoiselle Le Nobletz se prosterna devant ce crucifix ; et ressentant au fond du cœur un immense désir de donner sa vie pour celle de cette mère, elle supplia Jésus de vouloir bien lui faire boire ce calice de douleurs, à la place de Clémence si nécessaire à sa jeune famille.

Cette prière, inspirée par une héroïque charité, fut exaucée, car Marguerite, s'étant de nouveau approchée du lit de la malade, s'aperçut que la fièvre avait disparu et que l'heureuse mère, renvue à la santé, souriait à ses enfants. Sans lui rien dire de son sacrifice, mademoiselle Le Nobletz se joignit à elle pour remercier Dieu, puis elle sortit de la chaumière, déjà glacée des frissons de la fièvre, mais rayonnante de bonheur, car elle pouvait se dire : « Ma vie de sacrifices se termine par un sacrifice. Jusqu'à la

fin, je me serai dévouée à Dieu et au prochain. » Oh ! oui, il est beau, il est désirable de mourir pour quelque chose d'utile, de mourir volontairement comme les martyrs, et, comme eux, d'aller à Jésus !

La bonne Marguerite ne tarda pas à ressentir tous les symptômes et toutes les douleurs du mal intense dont avait été délivrée si subitement Clémence Le Goff. Pendant cinq semaines elle souffrit avec une patience admirable une forte fièvre accompagnée d'une grande inflammation à la gorge et de douleurs universelles par tout le corps. Elle souffrait avec joie, et on eût dit que la pensée du ciel la rendait insensible à ce qu'elle endurait.

Elle soupirait du désir ardent de s'unir à Jésus-Christ entièrement et pour l'éternité. Elle offrait ses souffrances pour les pauvres pécheurs, en particulier pour le mari de Clémence ; elle fut exaucée : ainsi, cette

femme lui dut à la fois et la vie et le bonheur.

Lorsque sa sœur tomba malade, dom Michel, qui était près d'elle, prévint aussitôt sa fin prochaine, d'autant plus qu'elle ne lui avait point caché son sublime sacrifice. Cela n'empêcha pas le zélé missionnaire de se rendre au Conquet, peu de jours après qu'elle se fut mise au lit. Ce ne fut pas sans regret qu'elle dut voir s'éloigner ce frère chéri, ce fidèle ami auquel elle devait, après Dieu, sa conversion ; cependant elle n'essaya nullement de le retenir ; elle savait que des œuvres de charité l'appelaient, qu'il se devait avant tout au salut des âmes, et, comme lui, elle sacrifiait généreusement au devoir ses inclinations naturelles. D'ailleurs, il l'avait accoutumée depuis longtemps à se compter pour rien et à ne désirer que l'accomplissement de la volonté de Dieu.

A la fin, le mal empirant et le péril augmentant, le curé de Ploaré administra les derniers sacrements à mademoiselle Le Nobletz, et crut devoir écrire à dom Michel, en se servant des mêmes termes dont usèrent Marthe et Marie pour prévenir Notre-Seigneur du danger de Lazare :

« *Ecce quem amas infirmatur.* »

« Celle que vous aimez est malade. »

Puis il le conjurait de venir assister à ses derniers moments, afin de l'encourager. Mais le saint homme, qui savait qu'un cœur aussi comblé des consolations divines et tout embrasé d'amour pour Jésus, n'a pas besoin des consolations humaines, ne crut pas devoir laisser le soin des âmes qu'il était venu sauver au Conquet, et répondit seulement au messenger du curé : « Vous enterrerez ma sœur au bas de l'église de Ploaré, avec les plus pauvres de la pa-

roisse, comme elle l'a demandé. — Mais, lui répliqua le messenger un peu étonné, votre sœur n'est pas encore morte, sa vie peut se prolonger de quelques jours, pendant lesquels elle aurait grand besoin de votre assistance. — Faites ce qu'on vous recommande, répondit Michel. Qu'on exécute les dernières volontés de ma sœur par rapport à sa sépulture. »

Pour quiconque juge les saints d'après la faiblesse de notre nature et le peu de vivacité de notre foi, la conduite de ce frère semblera peut-être froide et dure. Quoi, dira-t-on, il va perdre cette sœur dévouée, compagne de sa vie, associée de ses missions, ange et apôtre à la fois, et non-seulement il l'a abandonnée au moment redoutable, mais, à la nouvelle de son agonie, il n'a pensé qu'à recommander sa sépulture, comme si, après l'avoir conduite toute sa vie dans les voies de l'humilité, il

craignait encore que son tombeau ne fût pas assez humble !

Et cependant, le cœur du bienheureux était bon et tendre, et, certes, sa bonne Marguerite, comme il l'appelait dans ses lettres au Père Quintin (1), lui était particulièrement chère. Mais il voyait au-delà de ce monde, il savait déjà que sa sœur bien-aimée allait jouir de ce bonheur ineffable que Jésus a promis à ceux qui le suivirent en portant leur croix, et la couronne virgine de Marguerite lui apparaissait toute brillante des clartés infinies.

Durant neuf jours de souffrances très-aiguës, mademoiselle Le Nobletz ne s'occupa que de Dieu ; ses actes de foi et de charité étaient si ardents et si tendres, que ceux qui les entendaient en étaient touchés, et

(1) Le Père Quintin, de l'ordre de S. Dominique, ami de Michel Le Nobletz.

en voyant la joie ravissante qui embellissait son visage, en dépit des ombres de la mort, tous les assistants auraient désiré mourir comme elle.

Cependant, les démons cherchèrent à troubler les derniers moments de cette belle vie ; ils tâchèrent d'effrayer Marguerite par des bruits épouvantables : mais la faiblesse de son corps ne lui fit rien perdre de la fermeté de son esprit. Celle qui avait donné sa vie pour le prochain, comment n'eût-elle pas eu toute confiance dans le Sauveur des hommes ? En baisant tendrement le crucifix, elle souriait des fureurs de l'enfer. « O mon Dieu ! s'écriait-elle, que puis-je craindre, puisque vous êtes tout à moi ? » Elle rassurait la personne qui veillait la nuit près d'elle, en lui disant que ceux que les bons anges environnent n'ont rien à craindre des puissances des ténèbres. Elle prononça avec ardeur et tendresse le saint nom de

Jésus, et aussitôt sa belle âme s'envola vers celui à qui elle s'était entièrement consacrée et à qui elle avait donné une preuve éclatante de la plus parfaite charité, qui est de sacrifier sa vie.

Marguerite Le Nobletz mourut le 17 septembre 1633; elle était âgée de cinquante ans. La joie qu'elle ressentait d'aller au ciel resplendissait encore sur son visage, qui parut vermeil et frais et d'une beauté céleste, lorsqu'elle eut expiré. On fut obligé de le laisser découvert pendant vingt-quatre heures, car la foule des pauvres que Marguerite avait assistés et consolés s'empresait pour la voir une dernière fois. On eût dit que toutes les veuves, tous les orphelins, les malades et les affligés avaient perdu en elle leur mère et leur unique consolatrice. C'était à qui baiserait avec larmes et dévotion ces mains qui avaient répandu tant d'aumônes et pansé tant de plaies. On

s'efforçait d'obtenir quelques morceaux des vêtements qu'elle avait portés.

Une odeur merveilleusement douce et suave parfuma sa pauvre chambre et l'église où elle fut portée. Des ecclésiastiques fort recommandables, de très-saints religieux, et d'autres personnes dignes de foi, ont déposé qu'ils avaient senti ce parfum céleste près du lieu de sa sépulture, et qu'il y persista plusieurs mois après les funérailles de la sainte fille. Dieu voulut ainsi honorer, après sa mort, celle qui s'était volontairement humiliée pendant sa vie.

Les pèlerinages furent fréquents au tombeau de Marguerite pendant bien des années; la foule des malheureux venait s'agenouiller avec respect et confiance sur l'humble dalle qui recouvrait ses restes, au bas de l'église de Ploaré. On y a obtenu des grâces signalées et des miracles très-authentiques. C'est surtout pour les petits

enfants, si chéris de mademoiselle Le Nobletz, que les pauvres mères viennent encore l'invoquer.

Les paysans de Ploaré désignent cette tombe, où se lit une inscription rongée par le temps : *la tombe de la sœur du Père* (1).

Le vénérable Michel, dans ses écrits, rend témoignage de la facilité avec laquelle Marguerite obtenait de Dieu, pendant sa vie, tout ce qu'elle lui demandait ; les miracles ne lui coûtaient rien ; c'est que le divin Maître ne se laisse pas vaincre en générosité. « Pense à moi, disait-il à S^{te} Catherine » de Sienne, et je penserai à toi. »

Il arriva souvent à Marguerite de faire des choses surnaturelles et un grand nombre de guérisons de toutes sortes de maladies, avec des grains bénits ou des reliques de saints qu'elle donnait à ceux qui souffraient

(1) Evidemment Michel Le Nobletz.

ou qui se trouvaient dans quelque grand danger. Son frère alla jusqu'à la reprendre sévèrement de la trop grande facilité qu'elle avait à accorder ses prières à ceux qui les imploraient pour obtenir des grâces surnaturelles. Il croyait que ce n'était pas par cette voie, mais par celle de l'humilité et du mépris du monde, que Dieu voulait qu'elle le glorifiât.

O Marguerite ! nul n'arrête maintenant votre main compatissante ; on ne vous défend plus de guérir et de consoler ; ah ! du séjour de votre gloire, bonne Marguerite, bénissez-nous, consolez-nous, priez pour nous !

Dom Michel écrivit à son ami le Père Maunoir, qu'aussitôt après la mort de sa sœur, Dieu lui avait révélé le bonheur dont elle était couronnée dans le ciel, et le grand nombre de miracles qui devaient rendre illustre son tombeau.

Ah ! combien peu lui semblent aujourd'hui les humiliations, les sacrifices et les souffrances ! Souvent la grâce en avait fait de véritables plaisirs ; et pour récompense, l'heureuse Marguerite a reçu une gloire éclatante et la magnificence de la vision béatifique ; et ce bonheur ne finira jamais.

FIN.

APPENDICE.

LETTRE DE MICHEL LE NOBLETZ

A son Père.

MON CHER ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Me sentant obligé en conscience et poussé par mon zèle de vous assister dans le plus grand de vos besoins et dans l'affaire la plus importante de votre vie, je vous dirai ce que je juge de plus nécessaire pour votre salut, comme vous avez désiré l'apprendre

de moi. L'exercice de votre emploi étant ce qui vous met davantage en danger, vous devez le régler en sorte que vous n'y travaillerez jamais les dimanches ni fêtes, et les autres jours vous ne devez faire aucun gain, que vous n'ayez auparavant travaillé à rendre votre âme libre de toute avarice, et que vous ne vous sentiez assez dégagé pour posséder le bien selon saint Paul, comme ne le possédant pas, sans y attacher votre cœur au préjudice du parfait attachement qu'il faut avoir à la source de tous les véritables biens. Il ne faut pas que le soin de votre famille diminue celui de votre conscience et vous ôte le temps nécessaire pour vos exercices de piété; mais, au contraire, que ce soit l'affaire de votre salut qui vous fasse retrancher des soins et du temps que vous donnez à vos autres affaires; la nourriture spirituelle de l'âme vous étant bien plus nécessaire que celle du corps,

vous devez tâcher de ne la jamais perdre, comme vous trouvez toujours du temps pour prendre celle du corps.

Manquez plutôt à vos repas que de cesser à vous mortifier ou à faire tous les jours votre lecture spirituelle, votre examen de conscience, votre méditation.

Une nièce de la bonne Marguerite Le Nobletz imita ses vertus. C'était Marie Le Nobletz, épouse de monsieur Charles Luhandre, procureur du roi à la cour royale de Léhon à Lesneven, décédée en odeur de sainteté, en son hôtel, le 6 août 1677.

LETTRE DE MICHEL AU PÈRE QUINTIN,

de l'ordre de Saint-Dominique.

« Sur le compte de mes frères et sœurs,
» spécialement de ma sœur Margaritte,
» je n'oublieray son amour et sa diligence
» en mon endroict. C'est par son support
» qu'elle s'est entretenue au service de Dieu.
» C'est par sa prudence que toute sa famille
» est augmentée en honneur et en paix. Et
» je puis vous dire d'elle : Omnis omni-
» bus facta est. Partant, je désire, après
» la mort, luy rendre quelques louanges et
» actions de grâces, luy disant comme

» S. Augustin ad Cœlest. : Mutuam tibi
» caritatem libens reddo, gaudensque re-
» cipio, quam recipio adhuc repeto, quam
» reddo adhuc debeo. Or, n'estant pas suf-
» fisant pour satisfaire à tant d'obligations,
» je demande vostre ayde pour la louer
» apres sa mort, et vous supplie de prier
» pour elle. Adieu.

» Vostre tout affectionné.

» M. LE NOBLETZ. »

Pris sur l'original.

ADIEU

Au monde insensé et détestable (1).

Adieu, monde ; je te déteste de tout mon cœur, et je te déclare une guerre immortelle, puisque tu l'as déclarée à mon Dieu, et que tu es reconnu pour le chef de tous ses ennemis.

Tu es plus barbare que les peuples sauvages, puisque tu n'as ni Dieu, ni foi, ni roi, ni loi ; ou si tu en reconnais, c'est le

(1) *Vie de M. Le Nobletz*, par le Père Verjus.

vain désir de l'honneur passager que tu prends pour ton Dieu ; ton argent est ton roi ; l'égarement continu de tes pensées te sert de loi ; tu as une fausse prospérité pour reine ; l'esprit de mensonge pour père ; la chair, cette cruelle marâtre, pour mère ; les emportements de tes passions pour maîtres, et tes misères pour compagnes perpétuelles.

Je te renonce, maudit de Dieu, puisque tu as l'esprit des athées, des Juifs et des hérétiques ; tu ignores ton Créateur et sa sainte loi comme les athées ; tu combats comme les Juifs, par tes œuvres détestables, les maximes et la croix de Jésus-Christ ; tu déments par tes impiétés, comme un hérétique et un infâme apostat, la foi et les promesses du baptême. Retire-toi loin de moi, traître et perfide ennemi du grand Dieu que j'adore et que je sers uniquement. Tu es enchanté des démons qui te

rendent sourd, aveugle et muet pour toutes les vérités du Ciel; qui te repaissent de viandes imaginaires; qui te font demeurer avec plaisir dans de vieilles masures tout en ruines que ton enchantement te fait prendre pour des palais magnifiques; qui te possèdent d'une manière plus funeste qu'ils ne possèdent les évergumènes pour lesquels l'Eglise a des exorcismes dont tu ne peux être capable, et qui enfin, sous prétexte de liberté, te tiennent enchaîné des quatre pesantes chaînes de la volupté, du vain honneur, de l'avarice et de l'attachement à ta propre volonté. Adieu, encore une fois, monde d'autant plus misérable, que tu ne connais pas la misère de ton aveuglement, et que, comme tu es trompé, tu tâches de tromper et de séduire tous les autres.

Il y a plus de seize siècles que Jésus-Christ nous a découvert tes fourberies in-

fâmes, et il n'y a que les personnes qui sont tombées dans une extrême folie qui peuvent se fier à toi, après que ce grand maître de la sagesse a fait voir à tous les hommes ton inconstance, ta malice et ton infidélité. Je fuis pour éviter ton infection; tu es plus mort par tes crimes qu'un cadavre de plusieurs jours, et ce n'est que ta propre puanteur qui t'empêche de sentir celle des péchés innombrables que tu commets tous les jours à la face du Dieu vivant. Tu dérobes sans jamais rendre ce que tu as ravi; tu sèmes la division sans vouloir souffrir aucune concorde; tu donnes des arrêts sans ouïr aucune des parties en jugement; tu ôtes le véritable honneur sans jamais en faire aucune satisfaction.

Il n'y a jamais avec toi, ni avec tes amis, aucun plaisir sans douleur, aucune joie sans tristesse, aucune paix sans guerre, aucune amitié sans trahison, aucun repos sans

crainte, ni aucune abondance sans disette. A ta cour et dans ton palais, que tu as placé au milieu de Babylone, on reçoit beaucoup de promesses qui ne vont jamais jusqu'à l'effet ; les plus longs et les plus assidus services qu'on t'y rend sont les plus mal récompensés ; on n'y invite personne que pour le tromper ; on n'y travaille que pour se lasser ; on n'y fait de caresses qu'à ceux qu'on veut assassiner ; on n'y élève des favoris que pour les précipiter ; on n'y honore aucun homme que pour le couvrir d'infamie ; on n'y loue personne que pour s'en moquer ; on n'y châtie que ceux que l'on veut perdre, et l'on y frappe toujours sans menace.

Injuste et déloyal que tu es, ta conduite est toujours pleine d'extravagance et d'iniquité. Tu élèves les méchants afin d'abaisser et d'anéantir les gens de bien ; tu pilles aux pauvres ce que tu donnes aux mauvais

riches ; tu absous tous les criminels et condamnes tous les innocents ; tu embrasses ceux que tu veux étouffer ; tu baises ceux que tu veux poignarder ; tu tends la main à ceux que tu veux égorger.

Comme tu renverses toutes choses, tu n'en appelles aucune par son propre nom : les téméraires chez toi sont courageux ; les lâches sont pacifiques ; les prodigues sont libéraux ; les pesants et les mélancoliques sont modérés ; les indiscrets sont fervents ; les déshonnêtes sont plaisants et agréables ; les cruels sont justes ; les paresseux sont sages ; les avares sont prudents et bons ménagers ; les dissimulés sont modestes ; les imposteurs sont éloquents ; les vindicatifs sont gens d'honneur, et les trompeurs sont les plus avisés.

Il n'y a rien de plus libéral que toi à promettre, mais il n'y a rien de plus infidèle à tenir ce qui a été promis. Ainsi sur ta

parole, qui ne te servit jamais pour dire aucune vérité, les ambitieux passent inutilement leur vie à attendre des charges et des emplois magnifiques ; les avarés espèrent en vain des trésors ; les impudiques courent après les plaisirs sensuels ; les colères après les vengeances ; les gens de cour après la fortune ; les larrons s'attendent à l'impunité ; les vieillards se promettent le repos où l'on n'en peut rencontrer, et les jeunes gens s'assurent follement d'une longue vie.

Tu as l'abord pompeux, le visage gai et la mine gagnante ; mais lorsqu'on te considère de près, on ne trouve en toi que misère et difformité ; l'or dont tu te pares et dont tu fais montre n'est que de la boue dont la surface est dorée ; tes trésors ne sont que des amas de terre de différentes couleurs, et il n'y a que les esprits faibles à qui la fausse gloire qui t'environne ne puisse

cacher la véritable infamie qui t'accompagne, et à qui les plaisirs d'un moment dont tu jouis puissent ôter la vue des tristesses, des inquiétudes de remords de conscience et du désespoir qui te tourmentent incessamment.

C'est ainsi que tu trompes par de fausses apparences ceux qui se fient en toi, et que tu leur bandes les yeux pour les conduire au précipice. Celui qui t'honore est l'esclave de tous tes esclaves ; celui qui t'aime davantage est le plus cruellement traité ; celui qui te fait mieux la cour est le plus honteusement trompé ; celui qui te favorise est le plus persécuté, et celui qui se confie en toi est le plus tôt trahi.

Enfin, tous les amis et les serviteurs, après t'avoir servi assidûment, reconnaissent par une funeste expérience leur folie et ton ingratitude, se plaignent de toi avec douleur et maudissent l'heure à laquelle ils

ont commencé à te connaître. Ils se tiennent très-malheureux d'avoir passé toute leur enfance sans instruction et sans étude, leur jeunesse en querelles et débauches, l'âge plus avancé parmi les soins et les inquiétudes, et leur vieillesse dans le chagrin et dans la douleur. On les voit sortir de chez toi, après y avoir perdu toute leur vie, avec des yeux battus, une bouche pleine de fiel et d'amertume, un front couvert de rides, un estomac chargé de méchantes humeurs, des mains sans mouvement, des pieds goutteux, un corps usé et estropié de toutes parts, un cœur rongé de cruels remords, et une âme toute souillée de péchés et de mauvaises habitudes.

Quelle est enfin l'issue de ceux qui ont davantage défendu ton parti, sinon les roues, les gibets, les douleurs et les grincements de dents, dès cette vie, qui sont souvent suivis des supplices horribles et

des éternels grincements de l'autre vie ?

Adieu donc pour jamais, cruel meurtrier des âmes, exterminateur de toutes les vertus, boute-feu de tous les vices, auteur de tous les crimes et de tous les malheurs, instrument général de tous les démons, victime des enfers, ennemi du Père éternel, excommunié par le Verbe incarné, maudit du Saint-Esprit.

Je proteste à la face du ciel et en présence de Jésus-Christ mon sauveur et ton vainqueur, de sa sainte Mère toujours vierge, de tous les Anges et de tous les Saints du Paradis, que je veux désormais, et tout le reste de ma vie, rompre tes liens, vivre d'une manière tout opposée à tes maximes, détester tes conseils et avoir tes exemples en horreur ; de choisir ma demeure loin de tes partisans, de ne voir jamais tes amis que pour leur faire connaître ton injustice et ton aveuglement.

Je me rends à vos pieds, Verbe incarné, qui durant votre vie et au temps de votre Passion, et surtout lorsque vous étiez tendu sur la croix, avez arboré l'étendard du mépris du monde. Je veux vivre et mourir, par le secours de votre grâce, à l'ombre de cette enseigne. Ma résolution est d'aimer désormais et de désirer ardemment ce que le monde a en horreur, et de fuir et d'avoir en horreur ce qu'il recherche passionnément. Je prends votre pauvreté pour partage, vos opprobres et votre ignominie pour mon unique gloire, votre couronne d'épines et votre croix pour les délices de mon cœur, votre crèche et votre calvaire pour ma demeure. Avec ces présents du ciel, que j'espère par votre sang précieux, je vivrai très-content et mourrai de bon cœur à vos pieds.

Je vous prie donc, ô mon Roi très-bien-faisant et très-magnifique, que, comme il

vous a plu m'inspirer ces désirs, il vous plaise aussi de me donner la force et l'abondance de votre grâce pour les accomplir jusqu'à la mort.

NOTICE

SUR LA FAMILLE DE MARGUERITE LE NOBLETZ.

Le Nobletz, seigneur de Kerodern, du Bois, de Kergrach, de Toulbihan, de Mesmelgan, paroisse de Plouguerneau et Plouvien, de l'évêché de Léon, portait d'argent à l'aigle de sable, au chef de gueules chargé de trois annelets d'argent.

Le grand-père maternel de Marguerite, le sire de Lesvern ou de Lesguern, en la paroisse de Saint-Fréguent, était seigneur de Kerilly, de Kerambartz, de Kervéatoux, de Kermadec, de Rosarnoux, de Kerpreder.

Les sires de Lesguern portaient autrefois, pour armes, un lion de gueules sur un champ d'or, avec la bordure engrelée d'azur ; mais en 1500 ils ont pris les armes des Coëtmenec'h, par suite du mariage de François de Lesguern avec une demoiselle de la maison de Coëtmenec'h, qui portait fascé de vair et de gueules.

La terre et le manoir de Lesguern, où habitait le grand-père de Marguerite Le Nobletz, appartiennent aujourd'hui à la famille Huon de Kermadec, et la terre principale de la famille de Lesguern est maintenant Chef-du-Bois, paroisse de Pencran, évêché de Quimper.

La famille Le Nobletz est éteinte.

LA

BONNE ARMELLE

LA
BONNE ARMELLE

Quiconque s'abaisse sera élevé.

En S. Luc, ch. XVIII.

A côté de la noble figure de mademoiselle Le Nobletz, je vais essayer de placer une esquisse de la pauvre villageoise, qu'on appelle encore aujourd'hui la bonne Armelle.

Elle aussi, fut une de ces âmes héroïques qui fleurirent au dix-septième siècle, et que l'on trouvait dans toutes les classes de la société, donnant de si beaux exemples de piété et de dévouement.

Dans un petit vallon, plein de rocs et de mousse, de la paroisse de Campénéac, près de la ville de Ploërmel, s'élevait à demi caché sous les saules comme un nid d'oiseau, le toit de chaume sous lequel vivaient dans la paix et l'union, le père et la mère d'Armelle, Georges Nicolas et Françoise Néant.

Ils n'étaient point riches des biens de ce monde, mais ils ne se plaignaient pas de leur sort; ils ignoraient les angoisses de l'envie, les soucis de l'ambition, et assurément ils étaient plus heureux que beaucoup

des privilégiés de la fortune, car ils s'aimaient, travaillaient gaiement et servaient Dieu de toutes leurs forces et de tout leur cœur.

Simples et ignorants selon le monde, car ils ne savaient ni lire, ni écrire, ces bons paysans avaient peut-être sur les choses divines des illuminations plus profondes que celles de nos savants modernes; et, d'ailleurs, ne lisons-nous pas dans l'*Imitation* : « Un pauvre paysan qui sert bien Dieu, ne vaut-il pas mieux qu'un philosophe superbe, qui néglige l'affaire de son salut, et s'occupe à considérer le cours des astres ? » (1)

Ah ! lorsqu'après les travaux pénibles de la journée, les laboureurs chrétiens, chargés de leurs outils, regagnent le chemin de leurs humbles demeures, que j'aime à en-

(1) *Imit. ch. II, verset 1.*

tendre leurs joyeux *cantiques*, ou le chant des litanies, s'unissant au son vague et doux de la cloche du village ! A l'aspect de ces fronts pleins de sueur, et de ces cœurs paisibles et courageux, je dis avec un de nos bardes bretons :

« O laboureurs, la porte charretière du Paradis vous sera toute grande ouverte ;

» Les Saints vous accueilleront dans la gloire et dans la joie ;

» O laboureurs, vous êtes bien heureux ! »

Chaque soir, Georges et sa femme récitait en commun la prière devant une image de Notre-Dame du Rosaire, la Vierge douce et secourable, pour laquelle Georges, surtout, avait la plus tendre dévotion.

Profondément religieux, Georges Nicolas n'était point de ces hommes qui, voulant allier la dévotion avec l'intempérance, fréquentent tour à tour l'église et le cabaret ;

oh ! non. Ne savait-il pas que l'Evangile nous enseigne qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois ?

Comme, malheureusement, il avait quelques voisins moins sobres que lui, il prenait soin de ne pas s'exposer au péril de leur société, et après avoir assisté aux offices de la paroisse, le dimanche ou les jours de fête, il allait se promener paisiblement autour de ses champs, élevant son esprit au Créateur de toutes choses, ou récitant pieusement le rosaire.

Françoise ne ressemblait en rien non plus à ces prétendues *dévotes* de village, médisantes et indiscrètes ; uniquement occupée de ses devoirs, elle était grandement estimée à Campénéac.

Dieu bénit le mariage de ces époux vertueux, en leur donnant deux filles et quatre fils.

L'aînée fut nommée Armelle.

Dès qu'elle sut parler, sa mère lui enseigna à prier à mains jointes le Seigneur, la Vierge et les Anges. Et bientôt, l'heureuse enfant aima à réciter ces prières, élans d'un cœur pur, qui devaient s'élever vers le Ciel en encens d'une agréable odeur.

Comme sainte Geneviève, comme sainte Germaine, la petite Armelle fut d'abord bergère ; elle était charmée de cette solitude et de ce silence des champs, interrompu seulement par la mélodie des oiseaux, le bêlement des moutons, ou le bruit du vent dans les arbres. Mais rien de tout cela ne pouvait troubler sa prière ; tout au contraire lui rappelait la grandeur et la bonté de Dieu.

Les dimanches, au lieu de partager les courses et les jeux des enfants de son âge, Armelle se retirait dans un petit oratoire qu'elle s'était fait au coin d'une haie d'épines blanches, et y récitait le chapelet.

Sur le gazon de sa solitude, la jeune bergère aperçut un jour une petite croix de bois, sur laquelle il y avait un crucifix attaché avec un cordon.

Surprise et en même temps attendrie à cette vue, elle prit cette image du Sauveur, l'embrassa et l'arrosa de ses larmes.

Cette effusion de tendre piété qui devait charmer les Anges, déplut sans doute au démon ; car il sembla tout-à-coup à la pauvre enfant qu'on voulait lui arracher des mains son cher crucifix, et en même temps la pensée lui vint qu'elle ferait mieux de le jeter par terre et de le mépriser.

Mais, loin de céder à cette suggestion, elle le serra étroitement contre sa poitrine en pleurant amèrement.

A dater de ce jour, Armelle éprouva un vif attrait pour la contemplation des souffrances de Jésus-Christ ; elle baisait souvent avec ferveur son petit crucifix ; les cinq

plaies du Sauveur, les cruelles traces des clous, leurs larges déchirures, s'imprimaient dans son âme en traits d'amour et de douleur.

Depuis l'âge de sept ans, elle ne manqua jamais d'assister chaque jour au saint sacrifice de la messe, et pour ne pas laisser son troupeau à l'abandon, elle le confiait, pendant qu'elle était à l'église, à la garde d'une autre bergère, lui donnant en échange de sa complaisance le morceau de pain de son déjeuner.

On comprend avec quel soin une enfant si pieuse se prépara au grand jour de la première communion, et avec quelle ardeur elle soupirait après ce moment précieux, où elle s'unirait cœur à cœur, esprit à esprit, au doux Jésus, qui aimait tant les petits et qui ne voulait pas qu'on les empêchât de venir à lui !

Ce fut avec des larmes de joie qu'elle

approcha de la table sainte ; avec des sentiments d'humilité profonde et de tendresse ineffable qu'elle reçut son Dieu.

Comblée de mille grâces, la jeune communiant devint encore plus qu'avant cette importante action, les délices de ses parents et le modèle des enfants de son âge. Jamais elle ne désobéit ni à son père ni à sa mère. Douce et complaisante envers ses frères et sa sœur, elle secourait et servait tout le monde avec gaieté et sans jamais chercher à se faire valoir. Un de ses plus doux plaisirs était de distribuer les aumônes de son père, car ce brave homme suivait l'exemple et le précepte de Tobie, et secourait les pauvres autant qu'il le pouvait.

La bonne Armelle avait déjà aussi une grande compassion pour nos frères du Purgatoire ; c'est pour leur soulagement qu'elle offrait à Dieu ses œuvres de charité, toutes ses peines, les ardeurs de l'été, la rigueur

du froid, la fatigue des travaux, la privation de ce qui lui agréait le plus dans sa nourriture, ou le sacrifice des parties de plaisir de l'enfance.

Insensiblement elle atteignit sa vingtième année ; alors ses parents désirèrent la marier, mais elle les supplia de ne pas l'y contraindre, et comme leurs instances étaient très-vives et très-fréquentes, et que de plus elle était obligée de se trouver souvent avec des jeunes gens dont les propos lui étaient désagréables, elle désira quitter le séjour de la campagne.

Une demoiselle qui habitait Ploërmel et qui estimait beaucoup la jeune villageoise, la prit pour sa servante, et, dans les premiers mois de son séjour à la ville, Armelle se trouva très-heureuse ; sa maîtresse favorisait son attrait pour les exercices de dévotion ; elle se louait beaucoup de ses services (car elle travaillait à elle seule

plus que deux domestiques). Enfin elle la chérissait comme une sœur, et ne se plaignait que de sa trop grande assiduité à l'ouvrage. D'ailleurs la bonne Armelle était douée de ce naturel doux, gracieux et charmant, qui rend la vertu si aimable et si enviable.

Elle n'était point semblable à ces servantes qui ne manqueraient pas un sermon ou un salut, mais qui négligent les devoirs de leur état. Bien au contraire, elle regardait sa tâche de chaque jour comme un ouvrage dont Dieu la chargeait, et s'y appliquait d'une manière digne de Dieu, c'est-à-dire, avec exactitude et tranquillité.

Cependant, au bout de quelque temps, et sans aucune cause apparente, elle fut saisie d'un profond dégoût de sa condition, et plus sa maîtresse était bonne et affectueuse pour elle, plus ce dégoût augmentait. Tout l'en-nuyait, tout lui était devenu insipide.

A cette époque, elle perdit son père, et sa maîtresse lui permit d'aller passer quelques jours chez sa mère affligée; elle y fut tendrement accueillie et aurait désiré ne plus quitter sa famille; mais elle crut devoir retourner à Ploërmel pour finir une seconde année de service qu'elle avait commencée.

Dès que ce temps fut écoulé, Armelle quitta la maison de cette vertueuse demoiselle, qu'elle aimait et dont elle était aimée, et qui la conjurait de rester avec elle. Mais les peines et les ennuis qui tourmentaient son esprit lui faisaient croire que ce n'était pas là que Dieu la voulait.

Elle retourna donc à Campénéac, où elle espérait trouver la paix de l'âme. Sa mère était charmée de garder auprès d'elle une fille si douce et si soumise; mais, comme Armelle était belle, forte et vaillante à l'ouvrage, plusieurs jeunes paysans la re-

cherchèrent, et les importunités de sa famille pour la décider à se marier recommencèrent.

Or, la jeune fille ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ. Elle crut devoir, encore cette fois, s'éloigner de Campénéac et retourner à la ville, où elle trouva facilement à se placer.

Il ne faut pas l'accuser d'inconstance ou de légèreté, et néanmoins, dans l'espace de trois ou quatre mois, Armelle changea plusieurs fois de condition; il ne faut pas croire cependant qu'elle fût du nombre de ces domestiques capricieuses et difficiles qui murmurent sans cesse et ne se trouvent nulle part assez bien traitées.

Au contraire, plus les maîtres étaient bons et plus ils lui témoignaient d'égards et d'estime, plus elle souffrait, plus elle était inquiète, plus Dieu répandait d'amertume dans son âme.

A la fin, elle entra chez madame N..., à Ploërmel, et comme cette dame était à la tête d'un ménage considérable et qu'elle avait une nombreuse famille, Armelle espéra trouver dans cette maison beaucoup de travail et d'épreuves.

C'était là, en effet, que Dieu la voulait et qu'il l'attira plus particulièrement à lui, qu'il la pénétra des rayons de sa grâce, qu'il la délivra de ses ennuis.

La lecture de la vie des saints, qu'une des demoiselles N..., qui depuis devint religieuse Ursuline (1), faisait chaque soir aux domestiques assemblés, l'excitait encore à avancer dans la voie de la perfection. Elle avait pris pour ses principaux modèles et pour ses plus chers intercesseurs auprès de Dieu, S. Dominique, S. François d'Assise, S. Augustin, S. Thomas d'Aquin, S. Armel.

(1) La mère Jeanne de la Nativité.

Ses saintes les plus vénérées après la sainte Mère de Dieu, étaient : la bonne S^{te} Anne, S^{te} Magdeleine, S^{te} Thérèse, et les deux saintes Catherine de Sienne et de Gènes.

Ne se contentant pas de la lecture faite en commun, Armelle obtint de sa jeune maîtresse qu'elle lui en fit chaque matin une autre, et quand le livre traitait des souffrances du Sauveur, la pieuse servante, remplie de reconnaissance, de compassion et d'amour, répandait d'abondantes larmes. Il n'y a pas de supplices qu'elle n'eût voulu endurer pour Jésus.

Ce fut alors qu'elle prit pour directeur de sa conscience un saint religieux de l'ordre du Mont-Carmel, qui comprit aussitôt les grands desseins que Dieu avait sur cette âme. L'humble Armelle lui obéit en tout, car elle était bien pénétrée de la pensée que, pourvu qu'elle ne fit pas sa volonté, elle n'avait rien à craindre.

Aussi, lorsqu'elle eut à endurer de violentes tentations et de la répugnance à approcher de la table sainte, elle se fia entièrement à son père spirituel qui lui enjoignait de communier, malgré tous ces troubles, le plus souvent possible.

Son obéissance fut récompensée.

L'agitation se calma.

Comment la puissance du divin Maître ne se joindrait-elle pas à son amour pour adoucir nos angoisses ?

Il combla l'obéissante fille des douceurs sensibles de son divin amour ; il lui rendit la confiance, il la délivra de toutes ses attaches aux créatures et lui fit connaître clairement qu'il habitait au centre de son âme.

Dans sa reconnaissance pour tant de grâces, elle s'adonnait de plus en plus à la pratique des vertus et recherchait les occasions de souffrir, de s'humilier et de se vaincre en tout.

Comme S^{te} Thérèse, elle soupirait après les douleurs et les croix.

Dieu permit qu'Armelle fût atteinte d'une fièvre quotidienne qui dura six mois, et il arriva que sa maîtresse, qui jusque-là avait été excellente pour elle, changea tout-à-coup, et, s'imaginant qu'elle était devenue fainéante, l'accabla de travaux excessifs et continuels, d'injures, d'humiliations et de mépris.

La bonne Armelle souffrait tout cela en silence et obéissait aux ordres les plus injustes avec une douceur infinie ; et comme les paroles méprisantes lui étaient plus particulièrement sensibles, c'était la mortification qu'elle recherchait avec le plus d'empressement, surtout quand madame N. avait une grande compagnie pour être témoin de sa confusion.

La mère d'Armelle n'ignorait pas combien sa fille était maltraitée par sa maîtresse,

et, la trouvant pâle, amaigrie, défaite, l'engageait, à chaque fois qu'elle venait la voir, à quitter sa condition et à revenir à Campénéac : mais c'était en vain.

Son confesseur lui-même, touché de compassion, lui dit qu'elle pouvait partir, puisqu'on agissait si durement à son égard.

« Comment, mon père, lui répondit la courageuse jeune fille, voudriez-vous me conseiller de fuir les croix que Dieu m'a envoyées ? Non, je ne le ferai jamais, si vous ne me le commandez. »

Il y avait trois ans que la sainte servante subissait cette dure épreuve, lorsqu'un jour madame N... l'emmena avec elle à la campagne au bord de la mer. Comme elle se préparait à se baigner, elle aperçut Armelle qui, debout sur la plage, regardait les flots dans un profond silence et un entier recueillement.

— Eh bien, grosse étourdie, s'écria cette dame, à quoi rêves-tu encore ?

— Armelle répondit avec sa simplicité et sa douceur ordinaires, que cette eau lui avait fait songer au torrent de Cédron (1) et aux souffrances du Sauveur.

Comme elle parlait ainsi, son doux visage devint vermeil et rayonnant, et ses larmes coulèrent.

Aussitôt, le cœur de madame N... s'adoucit ; elle se repentit de sa dureté, et comprenant enfin combien elle avait été injuste envers la pauvre fille, elle déplora l'aveuglement qui lui avait fait prendre tant de patience et d'humilité pour de la stupidité ou de la folie. Ce fut les larmes aux yeux qu'elle lui demanda pardon.

— Vous n'avez pas de pardon à me demander, madame, répondit la bonne

(1) « Il boira dans les chemins de l'eau du torrent. »
Ps. 109.

Armelle; je vous ai de grandes obligations, car vous m'avez aidée à trouver le chemin du ciel; aussi, je vous regarderai toujours comme une mère, et ce serait de bon cœur que je donnerais pour vous tout le sang de mes veines.

Peu de temps après cet incident, l'ainée des demoiselles de la maison ayant épousé un gentilhomme qui habitait un château aux environs de Vannes, pria sa mère de lui céder Armelle pour l'aider à tenir son ménage; Madame N.... y consentit avec regret, mais ne voulut pas priver sa fille des services d'une si excellente servante.

La nouvelle maîtresse d'Armelle, qui connaissait sa vertu, lui donna toute autorité sur les autres domestiques, et dans cette situation si difficile, on vit briller en toutes choses son intelligence et sa bonté. Jamais elle ne faisait sentir sa supériorité; elle était estimée et aimée de tous, parce

qu'elle cédait volontiers aux idées et aux désirs des autres, pourvu que sa conscience n'y fût point engagée; car, quand il s'agissait de la loi de Dieu, elle disait avec fermeté ce qu'il fallait dire et ne connaissait ni les déguisements, ni les détours.

Quand il y avait un travail plus pénible, elle s'en chargeait, et elle était toujours prête à obliger, à encourager, à consoler.

Cependant Armelle eut longtemps à combattre contre un penchant naturel à la sensualité; elle aurait aimé la recherche dans la nourriture, etc., mais elle sut vaincre cet ennemi; ainsi, elle ne prenait son repas qu'après avoir distribué aux autres domestiques ce qu'il y avait de meilleur, et elle se contentait quelquefois de leurs restes.

Jamais sa dévotion ne lui attira les railleries, car la dévotion vraie, qui est la charité, n'est à charge à personne et sait imposer

le respect et la vénération, en dépit de tous les préjugés.

L'âme si pure et si sainte de la bonne Armelle se reflétait sur son visage. Son maintien était grave, sans affectation; sa modestie faisait penser aux anges; on se sentait meilleur en la regardant. Elle parlait peu, car il n'y a pas de recueillement possible sans la pratique du silence; aux questions qu'on lui adressait, elle répondait en peu de mots et toujours avec cette droiture, cette aimable franchise qui, autant que la bonté de son cœur, l'avaient fait surnommer la « bonne Armelle. »

Quand les gens de la maison se laissaient aller à causer de choses vaines et frivoles, elle en était contrariée, mais elle entendait ces conversations sans les écouter, et s'entretenait intérieurement avec Dieu, seul être dont elle aurait voulu parler ou entendre parler.

Aimée et estimée comme elle le méritait, Armelle eut pourtant encore bien à souffrir.

Dieu la priva, pendant deux années, de toutes les douceurs dont il avait comblé son âme. Tout devint pour elle ténèbres, sécheresses et tentations.

Elle chercha quelque consolation dans le tribunal de la pénitence; mais les confesseurs auxquels elle s'adressa ne la comprenaient pas.

Elle profita donc d'un petit séjour qu'elle fit à Ploërmel pour aller consulter son ancien directeur. Elle lui fit le récit de ses peines, et lui témoigna le désir de rester à Ploërmel afin de pouvoir profiter de sa direction. Mais ce saint religieux la détourna de cette pensée, et, au nom de Notre-Seigneur, lui commanda de retourner chez sa maîtresse. Armelle obéit avec soumission, quoique son cœur fût désolé de cette

décision, et bientôt Dieu récompensa son obéissance.

Accablée de douleur, tourmentée d'affreuses pensées, que lui suggérait le malin esprit, la pauvre fille s'en alla un jour, pour pleurer sans contrainte, dans une grande prairie éloignée de la maison. Là, se prosternant contre terre, elle exposa au divin Maître les agitations qui bouleversaient son âme, et le supplia de lui ôter la vie plutôt que de permettre qu'elle l'offensât.

Aussitôt, tous les troubles qui rendaient Armelle si malheureuse se dissipèrent ; elle vit de nouveau les rayons de la grâce, elle s'en sentit toute pénétrée. Dieu se communiqua à elle d'une manière sensible, et, détachée de tout, elle put dire comme l'apôtre S. Paul :

« Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Nous avons dit qu'une des filles de son

ancienne maîtresse s'était faite religieuse aux Ursulines de Vannes (1) ; elle demanda à sa sœur de lui céder la bonne Armelle, pour être employée comme tourière dans le monastère ; et le confesseur d'Armelle étant de cet avis, tout fut bientôt décidé.

Les religieuses, qui avaient entendu parler des vertus de cette sainte fille, se réjouissaient de l'avoir chez elles, et comme sa santé était affaiblie, elles lui prodiguaient les soins et les attentions ; mais Armelle, qui d'abord avait été charmée d'être au couvent, entourée de sujets d'édification et séparée du monde, ne tarda pas à se trouver trop gâtée par les bonnes religieuses et à souffrir de l'estime qu'elles lui témoignaient.

Il arriva en ce moment à Vannes un de ses parents, religieux Dominicain d'une

(1) Sous le nom de la mère Jeanne de la Nativité.

haute vertu, qui vint voir Armelle et lui annonça de la part de Dieu que si elle restait désormais chez les Ursulines, ce serait contre sa sainte volonté, parce qu'elle n'était point appelée à une vie de repos, mais à la vie crucifiée.

Armelle retourna donc chez sa jeune maîtresse, et avec d'autant plus d'empressement qu'elle la demandait pour la soigner, car elle était alors fort souffrante.

Toujours guidée par l'obéissance et par l'amour de la croix, la sainte servante resta dans cette maison tout le reste de sa vie.

Bien éloignée de cet esprit d'indépendance, qui est maintenant si ordinaire dans toutes les classes de la société, plus Armelle avançait en âge, plus elle se défiait de sa propre volonté. N'agissant jamais sans la permission ou de ses maîtres ou de son confesseur, leur obéissant joyeusement pour l'amour de Jésus, la sainte fille sanctifiait

ainsi jusqu'aux actions les plus petites et les plus insignifiantes.

Comment une âme aussi dévouée à Dieu n'aurait-elle pas désiré ardemment le salut du prochain ? Comment n'eût-elle pas été saisie de douleur en voyant offenser si souvent, si facilement le Sauveur qu'elle adorait ? Elle obtint, par la ferveur de ses prières, la conversion d'un de ses frères et celle de plusieurs autres pécheurs. Elle aurait voulu donner sa vie pour sauver une seule âme. Et ne pouvant donner sa vie, comme les martyrs, pour le triomphe de la vérité, elle donnait du moins ses pleurs, ses ardents désirs et ses sacrifices ; sa parole aussi, la pauvre et humble fille, car elle engageait toutes les personnes de sa connaissance à encourager les missions dans nos campagnes ; et puis, quand il venait des missionnaires dans le pays de Vannes ou de Ploërmel, elle se plaisait à les servir

avec respect et affection, et souvent elle contribua à leur entretien de ses propres gages.

N'est-il pas consolant de penser que, dans notre siècle d'égoïsme, d'autres pauvres servantes sont aussi remplies de zèle pour la propagation de la foi ? Elles auront part à la récompense que Notre-Seigneur a promise à ceux qui, en son nom, donneront un verre d'eau au plus petit des siens.

La bonne Armelle avait reçu du ciel des lumières surnaturelles qui lui donnaient le doux pouvoir de consoler les cœurs affligés et de les élever à l'amour et à la confiance.

Nous n'en rapporterons qu'un seul exemple :

Un gentilhomme de la ville de Vannes, après avoir vécu dans l'opulence, avait perdu toute sa fortune, et le chagrin qu'il en avait ressenti lui avait causé une maladie dange-

reuse. Les médecins ne lui donnaient plus que vingt-quatre heures à vivre. Le souvenir de ses péchés, la frayeur de paraître devant le juste Juge, le remplissaient de désespoir.

Le bon ange de ce malheureux lui inspira la pensée de faire appeler celle que tous connaissaient sous le nom de la « bonne Armelle. »

Elle fut touchée de compassion en regardant ce front contracté par des plis d'angoisse, et ces yeux aux rayonnements farouches.

Il la fit asseoir au chevet de son lit et lui parla avec franchise de ses remords et de ses terreurs.

Armelle, grave et recueillie, l'écouta sans l'interrompre ; puis elle chercha, par de douces paroles, à éveiller l'espérance dans ce cœur infortuné, qui avait pu douter de la miséricorde infinie.

Elle parvint à le rassurer, car Dieu était avec elle.

Peu à peu, le front du malade perdit ses plis de remords et de crainte.

Il remercia Armelle d'un sourire de reconnaissance, comme une messagère de paix, et lui dit que maintenant il mourrait tranquille.

« Non, monsieur, lui répliqua-t-elle, vous ne mourrez pas encore pour cette fois, et vous releverez de maladie. »

En effet, il se rétablit peu de jours après, et vécut même longtemps depuis.

Armelle, qui auparavant n'avait jamais parlé à ce gentilhomme, ne lui parla jamais dans la suite, se contentant de le saluer quand elle le rencontrait.

Et lorsqu'on lui en témoignait quelque surprise, elle répondait :

« Quand Dieu nous mène, il faut obéir ; mais, hors de là, il faut se tenir close et

couverte, et il ne conviendrait pas à une pauvre servante comme moi de s'entretenir avec des personnes de cette sorte. »

Si intimement unie au doux Jésus, comment Armelle n'eût-elle pas été douce et charitable pour le prochain ?

C'était surtout auprès des malades que la sainte fille était admirable ; elle savait toujours apporter, à l'heure nécessaire, une courte parole encourageante et bonne, une petite attention délicate et minutieuse. L'ainé des fils de sa maîtresse fut longtemps affligé d'une affreuse infirmité ; que de soins, que de dévouement lui prodigua la bonne servante ; quelle patience, quelle abnégation auprès d'un malade aigri par la douleur et qu'un rien mécontentait !

Il était de son devoir de soigner ceux de la maison, mais elle ne se bornait pas à remplir saintement ce devoir ; dès qu'elle

avait un moment de libre, elle courait visiter les pauvres.

Dans un faubourg de Vannes, un malheureux ouvrier était abandonné des médecins. Sa maladie était répugnante ; couvert d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, dévoré par les vers, il répandait une odeur si infecte, que sa femme elle-même n'osait l'approcher.

Armelle apprit que cet infortuné était presque réduit au désespoir, et aussitôt elle demanda à sa maîtresse la permission d'aller le visiter ; elle l'obtint, et trouva le nouveau Job couché sur un peu de paille pourrie. Il tendit vers elle ses mains décharnées, comme devant une céleste apparition. Oh ! de quelles douces paroles elle se servit pour le consoler ! Avec quelle héroïque charité elle se dévoua à le servir et à le secourir ! Chaque jour elle vint panser et nettoyer ses plaies, et en le consolant, en

élevant son âme à Dieu, elle s'efforçait de lui rendre la vie supportable.

Elle s'écriait quelquefois : « Il me semble, mon Dieu, que l'amour que j'ai pour vous est moindre que celui que vous me donnez pour mon prochain. »

Après les pauvres malades, ses préférés étaient les pauvres honteux, qu'elle secourait de ses gages ou de ce qu'elle avait quêté pour eux.

L'ange chargé de tenir compte des dévouements inconnus et des vertus cachées accompagnait sans doute la bonne Armelle, lorsqu'elle distribuait avec tant d'amour ses petites aumônes !

Oh ! comme elle aimait les pauvres, et aussi comme Dieu l'aimait !

Je crois que Dieu doit avoir une préférence pour les bons cœurs, les cœurs aimants ; il semble qu'ils soient plus que les autres façonnés à son image.

Lorsque Armelle eut perdu ses parents, elle voulut consacrer au soulagement des pauvres tout l'argent qu'elle gagnait; mais le père Huby, jésuite, qui était alors son directeur, lui permit seulement d'en donner le tiers chaque année; outre ce tiers de ses gages, elle donnait en aumônes tous les petits profits qu'elle pouvait avoir.

Armelle n'avait jamais étudié aucun traité d'oraison mentale; mais la sainte fille possédait ce don à un très-haut degré. Ne pensait-elle pas à Dieu à tous les instants de sa vie? n'était-elle pas embrasée des flammes de son amour? son âme, détachée des choses terrestres, ne s'élevait-elle pas vers ces régions célestes, où les anges et les saints adorent sans fin et sans mesure cet Amour infini, de qui émane comme de la lumière du soleil celle de toutes les étoiles, l'amour de tous les séraphins et de toutes les créatures?

Elle avait autrefois désiré de mourir pour aller jouir de Dieu; mais maintenant, Dieu lui était devenu tellement présent par la foi, qu'elle ne pouvait plus désirer que l'accomplissement de sa volonté, également heureuse de vivre et de mourir, pourvu qu'elle fût toujours unie à lui.

Armelle récitait avec une tendre dévotion l'Oraison dominicale; elle s'arrêtait avec amour à ce doux nom de Père, pour se dire qu'elle ne devait jamais douter de la providence de Dieu, et qu'elle devait jeter avec confiance dans le sein d'un Père si bon et si puissant toutes ses inquiétudes et toutes ses craintes (1).

Lorsqu'elle disait cette sublime prière, avec la candeur et la simplicité d'un enfant, notre Père céleste, qui aime qu'on l'invoque

(1) « Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il prend lui-même soin de vous. » S. Pierre, ch. 2.

avec confiance, lui accordait presque toujours à l'instant même la grâce qu'elle désirait.

C'est ainsi qu'Armelle obtint souvent la conversion des pécheurs les plus endurcis.

Comme tous les prédestinés, elle avait une grande dévotion envers la Très-Sainte Vierge, et elle s'était engagée dans les confréries du Rosaire et du Scapulaire.

Elle avait aussi un grand respect pour son ange gardien ; en allant goûter le repos du soir, elle le pria d'aimer Dieu pour elle et de veiller sur son âme en même temps que sur son corps endormi.

Elle avait coutume, lorsqu'elle entraînait à l'église, d'invoquer encore son ange et les autres anges gardiens des assistants.

On aurait pu dire qu'elle vivait plutôt dans la compagnie des anges que dans celle des hommes.

Et cependant elle fut calomniée.

Cette âme si pure et si bonne, ce lys d'innocence fut tourmenté par le souffle de la méchanceté humaine. Des bruits injurieux, des diffamations atroces, propagées par des langues méchantes ou inconséquentes, firent soupçonner la bonne Armelle, même par des personnes de piété. Son confesseur alla jusqu'à la traiter d'hypocrite. Armelle supporta cette nouvelle épreuve, qui devait lui être si sensible, avec son humilité ordinaire.

Ce fut pour elle une occasion de pratiquer d'une manière héroïque le pardon des injures. A l'exemple du divin Maître, elle pardonna à ses ennemis et chercha tous les moyens de leur rendre le bien pour le mal.

Ses maîtres, qui connaissaient sa vertu, prirent hautement le parti de la sainte servante, et détruisirent peu à peu les nuages dont on avait terni sa réputation.

Bien peu de personnes, même parmi

celles qui font profession de piété, auraient, comme Armelle, enduré avec tant de modération les outrages et les calomnies, et cependant il est écrit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent. »

Et l'on ne saurait dire sans blasphème que l'Evangile est une loi impraticable.

Non, mais le pardon semble une chose si difficile pour notre pauvre nature orgueilleuse !

Il ne faut pas croire que la sainte servante n'eût pas ressenti vivement les offenses ; qu'il ne lui ait pas fallu combattre la vivacité de son caractère, l'indignation si naturelle que cause l'injustice et la méchanceté : mais Armelle avait prié ; elle avait demandé au Père qui est dans le ciel, « qui fait luire son soleil pour les bons et pour les méchants », de lui pardonner comme elle pardonnait !

Avec la prière fervente, avec l'aide de

Dieu, qu'il ne nous refuse jamais, est-ce qu'il y a rien d'impossible ?

La courageuse fille ne se contentait pas des peines et des souffrances que Dieu lui envoyait ; elle exerçait contre elle-même de rudes austérités. Son directeur, auquel elle était si soumise, fut souvent obligé de modérer son zèle pour la pénitence.

Comme tous les saints, loin de désirer s'enrichir, Armelle aurait voulu être dépourvue de tout, et prisait plus que tout Pour du monde la vertu de pauvreté.

En 1651, après avoir consulté son directeur, elle demanda à sa maîtresse de ne plus lui donner de gages et lui offrit de la servir tout le reste de ses jours, sans autre récompense que sa nourriture. Cette dame finit, après bien des difficultés, par céder aux instances de sa fidèle servante.

Quatre ans après, le Père Huby lui permit de faire le vœu de pauvreté ; elle le pro-

nonça au parler des religieuses Ursulines, en présence du Père Lesseau, recteur du collège des Jésuites, de la Supérieure du monastère et de deux autres religieuses. « L'une d'elles était mademoiselle N., sœur Jeanne de la Nativité, qui lui avait souvent lu la vie des saints chez son ancienne maîtresse » (1).

Armelle s'avança modestement, et, s'agenouillant devant la Supérieure, elle dit à voix haute :

« Au nom de la très-sainte Trinité et de mon Sauveur Jésus-Christ, mon unique amour, je fais vœu de la plus étroite pauvreté que je puisse observer, et me démetts entièrement de l'usage et propriété de tout ce que j'ai eu jusqu'à présent, n'en voulant qu'autant qu'il vous plaira, ma mère, m'en

(1) Cette dame N. lui avait rendu la vie si dure, qu'elle disait plus tard : « Si Armelle est une sainte, j'y ai bien contribué ! »

permettre l'usage, et m'en donner par aumône, comme à un pauvre, pour l'amour de Dieu. »

— Ma fille, lui répondit la Supérieure, j'accepte votre vœu, au nom de Notre-Seigneur ; pour son amour, je vous donne vos vêtements, servez-vous-en, et prenez à l'avenir votre nourriture comme si tout cela vous était donné en aumône.

Armelle se retira pleine de joie. Elle avait embrassé la pauvreté de la croix, et s'abandonnait entièrement entre les bras de la Providence.

La vénération que l'on portait à la bonne Armelle, l'idée que l'on avait de sa sainteté, inspirèrent à plusieurs personnes le désir d'avoir son image. On en parla à un peintre, mais il objecta qu'il ne lui serait pas possible de faire son portrait à son insu. Comme on n'ignorait pas que la modeste fille ne consentirait jamais à poser sans un

ordre formel de son directeur, on obtint du Père Huby qu'il en parlerait à Armelle, et comme elle lui obéissait aveuglément, elle lui dit avec simplicité :

« Mon père, si vous croyez que Dieu en soit glorifié, je suis prête à faire tout ce qu'il vous plaira. »

C'est ainsi que l'on eut le portrait de la bonne Armelle, dont on a fait plusieurs copies.

En 1666, la sainte fille éprouva un douloureux accident ; comme elle traversait une des rues de Vannes, pendant un des jours de l'octave du Saint-Sacrement, elle fut renversée par un cheval et se cassa la jambe.

Au lieu de se plaindre, elle rendit grâce à Dieu, et souffrit pendant quinze mois, sans donner le moindre signe d'impatience. On ne la portait à l'église que les dimanches et les jours fériés, de sorte qu'elle était

privée de la communion quotidienne. Comme on l'en plaignait, elle répondit doucement :
« Souffrir pour l'amour vaut mieux que jouir de l'amour. Oh ! que Dieu sait bien se donner en tout temps et en tous lieux au cœur qui ne veut que lui ! »

Et à une autre personne elle ajouta :
« J'aime la volonté de Dieu comme Dieu même. »

A la fin, on lui persuada de demander, par l'intercession de Notre-Dame de Bon-Secours, la grâce de pouvoir marcher avec des béquilles, sans être pour cela délivrée de ses douleurs. Elle fut exaucée.

Trois ans après, étant restée seule à l'église, le jour de la Fête-Dieu, pendant que tous les fidèles suivaient la procession, elle demanda une nouvelle faveur, par l'intercession de Marie : ce fut de marcher sans le secours des béquilles. Cette grâce lui fut aussitôt accordée et remplit d'admiration

tous les paroissiens, lorsqu'en rentrant dans l'église ils virent la bonne Armelle, qui avait déposé ses béquilles au pied de l'autel, marcher sans difficulté au devant de la procession.

Dans les premiers jours du mois d'août 1671, pendant qu'elle était à la campagne avec ses maîtres, Armelle fut atteinte d'une fièvre violente, et la jeune fille du château, qui l'assistait, lui témoigna la crainte qu'elle avait de la voir mourir.

« Non, dit la sainte malade; non, mademoiselle, l'œuvre n'est pas encore achevée, j'ai encore beaucoup à souffrir et j'en ai une joie sensible. »

En effet, la fièvre diminua; on crut que le changement d'air achèverait de rétablir la respectable fille, et, vers la fin du mois de septembre, ses maîtres l'emmenèrent à Vannes.

Mais la fièvre devint continue; il s'y joignit un violent mal de gorge, qui empêchait la malade de prendre aucune nourriture. Enfin, elle fut obligée de garder le lit. Voyant bien alors qu'elle ne se guérirait point, elle le dit à sa jeune maîtresse et lui donna connaissance de toutes les affaires de la maison, car depuis bien des années elle dirigeait tout.

Un Père jésuite vint voir Armelle et lui dit qu'il ne croyait pas qu'elle mourût encore.

« — Dieu soit béni, mon père, répondit-elle, j'aurai plus de temps à souffrir ! »

Elle se confessa avec une grande abondance de larmes et reçut la sainte communion trois jours après, le mardi 20 octobre. Le lendemain, son directeur, le Père Huby, lui donna l'absolution générale et lui administra les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction.

Le dernier mot que prononça sa lèvre fut le nom de Jésus, qu'elle avait tant aimé !

Elle expira paisiblement, le samedi 24 octobre, entre midi et une heure.

On comprend quels furent les regrets de ceux que la sainte fille avait servis tant d'années avec zèle, fidélité et affection. Son maître fut aussi désolé de sa mort que s'il avait perdu ou sa sœur ou sa fille.

Il fit mettre le corps de la bonne Armelle sur un lit de parade tendu de blanc et entouré de cierges ; il ne voulut pas qu'on lui couvrit les pieds, et, s'agenouillant, les baisa en fondant en larmes.

Tout le reste de la famille, les autres serviteurs et beaucoup d'autres personnes imitèrent son exemple.

Dès que la nouvelle de la mort d'Armelle fut connue dans la ville, on accourut en foule pour la vénérer. Chacun désirait avoir quelque chose qui lui eût servi, et beaucoup de débris de ses pauvres vêtements furent emportés par ceux qui purent s'en emparer.

Chacun voulait jeter un dernier regard sur ce visage empreint d'une douce gravité, sur ce front qui avait mérité la couronne des élus.

Les funérailles de la bonne Armelle furent suivies d'un grand concours de peuple. D'après le désir qu'elle en avait témoigné, elle fut enterrée dans la chapelle des Ursulines. On la plaça au pied du maître-autel, près de la grille du chœur.

M. Le Doux, recteur de la paroisse de Saint-Patern, où était situé le monastère des Ursulines, chanta la grand'messe, et M. Le Gallois, chanoine, fit la cérémonie de la sépulture, comme vicaire de la paroisse

de Sainte-Croix, où la sainte fille était décédée; il prononça ensuite l'oraison funèbre de celle qui, par son humilité et son obéissance, devait être présentée comme un modèle aux personnes de sa condition.

Deux excellents religieux de la Compagnie de Jésus, le R. P. Huby et le P. Rigoleuc, avaient obtenu qu'on leur donnât le cœur de la sainte servante; il fut mis dans un reliquaire et placé dans leur chapelle.

Sur le tombeau de la sainte servante, un Père jésuite traça cette épitaphe :

« Ci-git le corps d'Armelle Nicolas, de naissance champêtre, et servante de condition, appelée communément la bonne Armelle, et dans les communications ineffables qu'elle avait avec Dieu, la Fille de l'amour. Elle mourut en terre, pour vivre dans le ciel, le 24 d'octobre 1671, âgée de 65 ans. Priez Dieu pour son âme, et marchez sur ses pas, en aimant Dieu comme elle. »

Il ne paraît pas que la famille d'Armelle lui ait survécu; ce qui est incontestable, c'est que la nouvelle de sa mort fut annoncée dans sa paroisse natale (1) par le vénérable pasteur, qui excita vivement tout le peuple à imiter les vertus de son ancienne et admirable paroissienne.

Plusieurs grâces signalées ont été obtenues par l'intercession de celle qui fut sur cette terre si compatissante pour les pauvres malades, si zélée pour la conversion des pécheurs.

Ce fut par obéissance à son directeur, le R. P. Huby, que l'humble Armelle raconta toute sa vie et les faveurs qu'elle recevait du ciel à la mère Jeanne de la Nativité (2).

(1) Campénéac.

(2) *Vie de la bonne Armelle*, par la mère Jeanne de la Nativité, religieuse Ursuline. — Vannes, 1672. — 1 volume in-8°.

« Oh ! s'écriait-elle dans le transport de sa ferveur, je voudrais que tout cela fût écrit avec mon propre sang, et que tout ce que j'en ai dans mes veines et que tous les os de mon corps fussent autant de langues et de voix qui déclarassent aux anges et aux hommes l'excès des bontés et des miséricordes de mon Dieu envers sa chétive créature, afin qu'ils m'aidassent à l'aimer, le louer et le remercier à toute éternité. Oh ! que je mourrai contente et que j'aurai de joie de savoir qu'à mon occasion, mon amour et mon tout pourra être aimé et servi ! »

FIN.

On avait tellement de vénération pour cette sainte et vaillante servante de Dieu, que l'Evêque de Vannes, Mgr Charles de Rosmadec, ne la rencontrait jamais sans la saluer et se recommandait à ses prières ; il demandait toujours des nouvelles de la bonne Armelle lorsqu'il allait rendre visite à ses maîtres. On dit aussi que Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, vint à Vannes avant de partir pour les missions des Indes, et qu'il voulut la voir, lui parler et lui demander de prier pour le succès de sa sainte entreprise.



M. Tresvaux, en 1834, n'a pas vu le tombeau de la bonne Armelle dans la chapelle des Ursulines. Mais les Jésuites, en retouchant le pavé du sanctuaire vers 1853, l'ont retrouvé, et ils ont placé à l'extrémité de la table de communion, du côté de l'Épître, l'inscription suivante en capitales romaines :

D. O. M.

CY-GIT LE CORPS
D'ARMELLE NICOLAS
APPELÉE COMMUNÉMENT
LA BONNE ARMELLE
DÉCÉDÉE LE XXIV
OCTOBRE MDCLXX
AGÉE DE LXV ANS.

R. I. P.

Journal
ML
P. d'après

TABLE

	Pages
INTRODUCTION.....	XI
I. — La famille de Marguerite Le Nobletz. — Naissance et éducation de Marguerite..	1
II. — Vanité de Marguerite. — Retour de Mi- chel.....	7
III. — Michel Le Nobletz chassé. — Marguerite ne l'abandonne pas.....	14
IV. — Marguerite à la première messe de son frère.	19
V. — L'ermitage. — Nouvelles persécutions...	22
VI. — Deux conversions.....	30
VII. — Conversion de Marguerite.....	36
VIII. — Accueil que Michel fait à sa sœur.....	43
IX. — La tête de mort. — Une épreuve.....	48
X. — Murmures. — Règlement de vie de Marguerite.	60

Marguerite Lenobletz

TABLE.

	Pages
XI. — L'anneau de fiancée.....	68
XII. — Progrès de Marguerite.....	77
XIII. — Zèle de Marguerite.....	87
XIV. — Charité de Marguerite.....	98
XV. — Mademoiselle Anne Le Nobletz....	104
XVI. — Les associées de Marguerite.....	110
XVII. — Mort d'Anne Le Nobletz.....	119
XVIII. — Les communions de Marguerite.....	125
XIX. — Colères des démons.....	131
XX. — Marguerite offre sa vie.....	136
APPENDICE.....	151
Lettre de Michel.....	154
Adieu au monde.....	156
Notice sur la famille de Marguerite.....	168
LA BONNE ARMELLE.....	170

PIN DE LA TABLE.

Marguerite

Marguerite

Cahier de :

Marguerite

LE NOBLETZ

odl c a e b g h i j
alg c a e b g h i j
B b m n p q r s
al c a e b g h i j
d m n p q r s
B m n p q r s

Marguerite
Lenobletz